

La condition de disciple-missionnaire

La dynamique du baptême comme seconde naissance

La compréhension du baptême et de ses enjeux nous est donnée au chapitre 3 de l'Évangile selon Jean¹, lorsque Jésus répond à Nicodème venu le voir de nuit, en cachette, et qui s'étonne des paroles qui lui sont dites : « **Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut.** ». C'est l'enjeu de la seconde naissance, la première étant notre naissance biologique, celle de notre « chair ».

Pour bien comprendre ce que nous dit Jésus, il nous faut retourner à l'anthropologie² juive, qui est ternaire, et donc différente de l'anthropologie grecque, binaire ou dualiste (corps et âme), qui nous est familière. Pour le juif, l'homme est composé de poussière (d'atomes), d'une âme (anima en latin, psyche en grec) qui « informe » cette poussière (ce qui donne un homme tel que nous le percevons dans sa vie biologique et psychique), mais aussi d'un esprit qui est le don de Dieu et qui nous permet d'être en relation avec Dieu, avec son Esprit saint.

A l'inverse du « sens commun » moderne occidental, dans cette anthropologie ternaire le mot âme désigne de l'homme seulement son mental, c'est-à-dire sa part psychologique, sa part ouverte sur le monde naturel³, et le mot esprit sa part spirituelle, soit sa part ouverte sur l'infini, le divin et Dieu, quelle que soit la manière dont celui-ci est conçu.

¹ Depuis les premières communautés, l'évangile selon Jean est identifié comme celui qui introduit en profondeur le chrétien dans la prière et la contemplation. Il met l'accent sur la formation spirituelle et mystique que Jésus donnait à ses apôtres. Les spécialistes de la transmission orale, comme le Père Jousse (SJ), estiment que dans un premier temps l'évangile selon Jean était probablement lu en dialogue avec un des évangiles synoptiques (probablement de manière privilégiée celui de Marc, qui traduit l'annonce faite par Pierre), pour respecter la logique juive du témoignage à deux voix, ce qui explique la complémentarité de son approche par rapport aux trois évangiles synoptiques. Puis l'évangile selon Jean aurait été assez précocement remanié et complété pour servir de support à un cycle d'approfondissement pour les néophytes (les nouveaux baptisés). Selon le P. Jousse, il existe une correspondance entre la structuration de l'évangile selon Jean et le Cantique des cantiques, le « Shir-ha-schirim ».

² L'anthropologie étudie l'homme du point de vue de sa culture.

³ C'est ce qui nous permet de comprendre des formulations a priori absurdes dans le schéma anthropologique grec binaire (corps et âme) : cf. deux exemples parmi d'autres, dans l'Ancien Testament, le livre de la Première Alliance : « *Si ton âme éprouve le désir de manger de la viande, ...* » (Dt 12,20) et dans le Nouveau Testament, le livre de la Nouvelle Alliance : « *Ne vous inquiétez pas pour vos âmes de ce que vous mangerez ou vous boirez.* » (Mt 6, 25)

Cette anthropologie ternaire est articulée en son sein, comme nous le rappelle Saint Justin (II^{ème} siècle) : « *Le corps est donc le lieu de l'âme, comme l'âme est elle-même le lieu de l'esprit* »⁴.

En grec, le mot « chair » s'efforce de traduire l'hébreu « bassar » (בשר), qui désigne l'homme en tant que poussière animée par l'âme, ce qui se traduit notamment par un corps, ce dernier retournant à la poussière quand il n'est plus animé par l'âme. Il y a donc d'une part la vie biologique, celle de l'homme biologique (poussière animée par l'âme), qui est aussi celle de l'homme que Saint Paul appelle l'homme « psychique », et d'autre part la vie spirituelle, la vie de l'esprit, la vie selon l'Esprit de Dieu, celle qui donne l'homme « spirituel »⁵. La vie spirituelle nous est donnée comme potentiel, comme « puissance⁶ », mais il nous appartient de l'activer, de l'actualiser en plénitude, d'en faire « notre vie »⁷. Son mode de manifestation privilégié est l'amour. « **On devient, on ne naît pas chrétien** », dit Tertullien⁸.

⁴ C'est sans doute ce qui explique la manière dont l'Eglise catholique tente d'articuler le schéma ternaire biblique avec le schéma binaire grec qu'elle reprend à son compte, en parlant au sein de l'âme, d'une réalité encore plus profonde, appelée parfois la « fine pointe de l'âme » ou le « fonds de l'âme ». La syndérèse est, en théologie catholique, la partie la plus élevée de l'âme. D'autres expressions sont aussi utilisées pour la désigner, comme « étincelle de l'âme », « cime de l'âme », « pointe de l'âme » ou encore « étincelle de la conscience ». Saint Bonaventure, théologien franciscain, la présente comme un retour vers une qualité originelle de relation à Dieu. Certains auteurs mystiques la voient, non plus comme une faculté de l'homme de reconnaître le bien du mal, mais comme le lieu de l'union à Dieu : maître Eckhart fut le premier à y voir le lieu en l'âme de la participation à l'essence de Dieu.

⁵ L'homme spirituel, c'est celui qui vit par l'Esprit de Dieu et se laisse conduire par Lui, afin de ne pas accomplir les œuvres de la chair, mais de produire le fruit de l'esprit. (cf. Galates 5). Nous pouvons définir l'expression "l'homme spirituel" par "l'homme de l'Esprit", non seulement à cause de la présence et la manifestation du Saint-Esprit, mais aussi et surtout par l'œuvre qu'il opère en nous en changeant notre mentalité, notre esprit étant désormais inspiré, animé, dirigé, par l'Esprit de Christ. Il s'oppose à "l'homme charnel", à l'être humain qui en est encore au stade d'un comportement dicté par ses sentiments et ses émotions, qui est aussi « l'homme psychique », aussi traduit par l'homme animal, car il est dominé par son animalité, par ses gènes et par les comportements qui ont été gagnants dans le processus de sélection qui a vu émerger l'espèce humaine, *Homo dit sapiens sapiens*.

⁶ Jean 1, 9-13 : « *Le Verbe était la lumière véritable, qui éclaire tout homme; il venait dans le monde. Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais à tous ceux qui l'ont accueilli, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, lui qui ne fut engendré ni du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu.* »

⁷ « *Tout être humain a une vie spirituelle mais il ne le sait pas, c'est aussi inconscient que la vie affective !* » (Dr Françoise Dolto, 1908-1988, pédiatre et psychanalyste chrétienne).

⁸ Ce qui est l'exact contraire de l'islam qui affirme que tout enfant naît musulman, et que ce n'est qu'ensuite qu'il devient éventuellement autre, sous l'influence de ses parents. Selon Abou Salama Ben 'Abderrahmane, Abou Horaïra a en effet dit (que Mahomet a dit) : « *Il n'y a pas de nouveau-né qui ne soit musulman à sa naissance. Ensuite ce sont ses parents qui le changent en Juif, en Chrétien ou en Adorateur du feu. De la même façon qu'un animal donne naissance à un bébé parfaitement constitué. Le voyez-vous démembré ?* » (hadith, communication orale de Mahomet, ne figurant pas dans le Coran, mais attestée par une chaîne de traditions qui conduit à la reconnaître comme une vérité de l'islam). Pour l'islam, en quelque sorte, tout chrétien pourrait être considéré à l'extrême comme un musulman renégat qui s'ignore, un peu comme, pour certains théologiens catholiques qui vont trop loin, un musulman pieux et fraternel pourrait être considéré comme un « chrétien anonyme », qui s'ignore (cf. 4^{ème} causerie).

Dans cette conception anthropologique, la vie conférée par la première naissance, la biologique, est une vie obligée, partielle, relative et temporaire. Le propre de celle conférée par la seconde naissance est d'être libre, totale, absolue et éternelle. L'anthropologie ternaire considère que c'est dans cette seconde naissance, par laquelle l'individu humain progresse vers son accomplissement⁹, que l'espèce humaine trouve sa définition même.

De façon symétrique à la vie biologique et à la vie spirituelle, il y a d'une part la mort biologique, celle que nous comprenons tous intuitivement, et d'autre part la mort spirituelle¹⁰ qui n'est pas qu'une jolie expression purement symbolique, mais une réalité forte dans la conception anthropologique juive, celle dans laquelle Jésus s'exprime. C'est pourquoi Jésus ne cesse de nous dire que la mort spirituelle est infiniment plus terrible que la mort biologique¹¹, car elle nous sépare de Dieu à tout jamais.

Pour « connaître » cette mort spirituelle, il semble exister deux manières : la première est de ne jamais chercher à activer ce potentiel de vie en Dieu, de ne jamais pressentir qu'il y a en nous plus grand que nous et de ne prêter aucune importance à l'amour pour nos frères humains dans notre vie ; la seconde est de choisir délibérément, après avoir

⁹ Cf. Maurice Zundel, dans « Émerveillement et pauvreté » : « ***L'homme se définit à partir de ce qu'il ne tient pas de sa naissance. Il doit créer lui-même tout ce qui fait de lui un homme. La spiritualité se définit, se constate, s'expérimente à partir du moment où nous découvrons que nous ne pouvons pas en rester à l'état que nous tenons de notre première naissance, mais que nous avons à passer par la nouvelle naissance dont parlait Jésus à Nicodème*** ».

¹⁰ Cette mort spirituelle peut se manifester, de notre « vivant », par la mort psychologique que certains romanciers de génie pointent : il existe ainsi des « morts-vivants », des gens que l'on voit vivre biologiquement et psychiquement, mais qui ont perdu la source de la vie. Dans *Les Démons*, Dostoïevski montre que la tentation du Surhomme peut aboutir à deux morts différentes : la mort biologique (Kirilov) et la mort psychologique (Stavroguine).

¹¹ « *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne.* » (Mt 10, 28) ; « *Je vous dis, à vous qui êtes mes amis: Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus. ...* » (Luc 12, 4) ; « *Je vous montrerai qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne; oui, je vous le dis, c'est lui que vous devez craindre.* » (Luc 12, 5) ; « *Vous étiez morts par vos offenses et par vos péchés, dans lesquels vous marchiez autrefois, selon le train de ce monde, selon le prince de la puissance de l'air, de l'esprit qui agit maintenant dans les fils de la rébellion. Nous tous aussi nous étions de leur nombre, et nous vivions autrefois selon les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et de nos pensées, et nous étions par nature des enfants de colère, comme les autres...Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimé, nous qui étions morts par nos offenses, nous a rendus à la vie avec le Christ ; il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Jésus-Christ* » (Eph 2, 1-6)

expérimenté, au moins entrevu cette vie dans l'Esprit, de rejeter Dieu qui nous appelle à l'amour, de « blasphémer¹² » contre l'Esprit¹³.

C'est cette manière de prendre en considération les deux vies et les deux morts qui explique des formulations a priori étonnantes de Jésus comme : « *Laisse les morts enterrer leurs morts ; quant à toi, va annoncer le Royaume de Dieu.* » (Lc 9, 60 ; Mt 8, 22), ou « *Qui aura trouvé sa vie la perdra et qui aura perdu sa vie à cause de moi la trouvera.* » (Mt 10, 39).

Jésus, qui se désigne lui-même comme le « fils de l'homme », homme véritable tel que voulu par Dieu dès avant les siècles, nous donne de comprendre le projet de Dieu pour l'homme, et nous montre ainsi le chemin pour réaliser cette vocation à laquelle l'homme est appelé¹⁴ : c'est ce pourquoi Saint Paul appelle le Christ « nouvel Adam¹⁵ ». C'est sur

¹² En hébreu, blasphémer ce n'est pas injurier Dieu, mais c'est affirmer quelque chose de Dieu et de son projet pour l'homme qui soit théologiquement jugé inadmissible (Is 37,4), parfaitement contraire au projet de Dieu, quelque chose qui défigure l'image que nous nous faisons de Dieu au point que cela devient un obstacle insurmontable pour connaître Dieu.

Blasphémer, c'est se comporter comme un païen qui, non seulement ne comprend rien à Dieu et à son projet pour l'homme, mais qui se comporte pratiquement en ennemi du projet de Dieu, en faisant un « absolu » de ce qui est radicalement contraire à ce que la foi juive comprend de Dieu, à ce que Jésus nous révèle de Dieu. C'est mépriser Dieu.

Le mot hébreu « ne'atsah » signifie littéralement « mépriser ». Le mot « naqab » est aussi traduit par « blasphème ». Bien qu'il signifie littéralement « perforer » ou « percer », il peut aussi être utilisé au sens figuré. Dans un sens moderne, le blasphème inclut le dédain, le mépris, l'irrespect et même l'hostilité envers Dieu.

¹³ « *Je vous le déclare, tout péché, tout blasphème sera pardonné aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas pardonné. Et si quelqu'un dit une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera pardonné ; mais s'il parle contre l'Esprit Saint, cela ne lui sera pardonné ni en ce monde ni dans le monde à venir.* » » (Mt 12, 31-32), mais aussi Mc 3. 28-29 et Lc 12. 8-10 (« *Quiconque dira une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera pardonné ; mais qui aura blasphémé contre le Saint-Esprit, cela ne lui sera pas pardonné.* »)

¹⁴ « *l'homme achevé, parfait, c'est-à-dire parfaitement fait, d'une part, et d'autre part le Dieu incarné, soit le Christ, ces deux là sont un seul et même être. Simultanément et indissociablement alors que «Dieu naît dans l'âme de l'homme», alors «l'homme naît en Dieu», il «naît de Dieu», il devient «enfant de Dieu». Non pas bien sûr dans l'ordre de la chair, dans l'ordre de la nature, qui ne connaît que le corps et l'âme, le corps et le mental, mais dans l'ordre de l'esprit. Notons enfin que la filiation divine dont il s'agit, requiert le consentement des deux parties, elle est une «filiation adoptive». Michel Fromaget in « La deuxième naissance dans la mystique chrétienne en général et chez N. Berdiaev, S Weil et Maurice Zundel (1897-1975) en particulier »*

¹⁵ « *En effet, c'est en Adam que meurent tous les hommes ; **c'est dans le Christ que tous revivront... Le premier Adam était un être humain qui avait reçu la vie ; le dernier Adam - le Christ - est devenu l'être spirituel qui donne la vie** » (1 Co 15, 22.45). Avec Rm 5, 12-21 la confrontation entre le Christ et Adam devient plus articulée et plus éclairante : Paul parcourt à nouveau l'histoire du salut, d'Adam à la Loi et de celle-ci au Christ. Ce n'est pas tellement Adam, avec les conséquences du péché sur l'humanité, qui se trouve au centre de la scène, mais Jésus Christ et la grâce qui, à travers Lui, a été déversée en abondance sur l'humanité. La répétition du « beaucoup plus » concernant le Christ souligne que le don reçu en Lui dépasse, de beaucoup, le péché d'Adam et les conséquences qu'il produit sur l'humanité, de sorte que Paul peut parvenir à la conclusion : « Mais là où le péché s'était multiplié, la grâce a surabondé » (Rm 5, 20). La comparaison que Paul effectue entre Adam et le Christ met donc en lumière l'infériorité du premier homme par rapport à la prééminence du deuxième » (catéchèse de Benoît XVI du 3 décembre 2008)*

cette base que des Pères de l'Église comme Saint Irénée de Lyon ou Saint Athanase d'Alexandrie vont comprendre que le projet de Dieu, manifesté en Jésus, est que l'homme participe pleinement à la vie de Dieu, qu'il connaisse la « divinisation » (vocabulaire de l'Église orientale¹⁶), la « sanctification » (vocabulaire de l'Église occidentale) : « *Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu* ». C'est ce qui conduit Saint Irénée de Lyon à affirmer : « *La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant* ».

La plus haute « réalisation » possible de l'être humain est manifestée, révélée dans la personne du **Christ, homme véritable uni au Dieu véritable (« *verus homo vero unitus Deo* »)**, selon la formule du pape Léon Ier (dit Léon le Grand, Saint Léon) qui a cristallisé ce qu'explicitera ensuite le concile de Chalcédoine (451). Il s'agit de vivre de la vie même de Dieu, dans l'Esprit, de devenir une nouvelle créature, un homme « spirituel ».

Il nous faut alors apprendre une nouvelle langue, une nouvelle grammaire, une nouvelle loi de développement, celles de l'amour « donné sans condition de retour, et vulnérable » et de l'humilité, sans limite dans la faiblesse et par cela même infiniment supérieur aux manières d'aimer qui caractérisent l'homme biologique, l'homme ancien selon l'expression de Saint Paul.

¹⁶ Dans l'Église orthodoxe, le salut est compris comme theosis, processus infini vers la ressemblance de plus en plus grande avec Dieu. Ce processus est également appelé déification ou divinisation, et sa signification est que les chrétiens peuvent entrer dans une communion de plus en plus étroite avec la vie divine, devenant par la grâce ce que le Christ est par nature. Comme Saint Athanase le Grand le disait : « *Dieu s'est fait homme afin que l'homme puisse devenir Dieu* ». Par la participation dans l'incarnation, l'homme devient comme le Christ.

Le salut est un processus qui englobe non seulement toute la vie terrestre du chrétien, mais aussi la vie éternelle du siècle à venir. Il est souvent décrit en trois étapes : catharsis (purification), theoria (illumination) et theosis (divinisation). Le salut ne consiste donc pas seulement dans le fait de devenir sans péché (purification), mais il est aussi un progrès dans le but d'être empli par la lumière divine. En outre, il devient à ce point empli de Dieu dans son union avec Lui que le chrétien brille en ressemblance avec Dieu, parfois il devient même littéralement un porteur de la lumière incréée. Bien que ces termes de « trois étapes » soient parfois utilisés, ils se recouvrent en grande partie, et l'ensemble du processus est souvent appelé theosis.

Ce n'est que dans et par le Christ que l'homme peut être sauvé. Le salut ne peut être gagné, étant un don gratuit de Dieu. Son acquisition, toutefois, exige la coopération de l'homme avec Dieu, car Dieu ne porte pas atteinte à la libre volonté de l'homme. Ainsi, une vie de pénitence et la participation aux sacrements est le moyen par lequel l'homme coopère avec Dieu. Cette coopération est appelée synergeia (synergie).

Dans la théosis, l'homme est rempli de la vie divine. Il prend les attributs de Dieu, mais il ne fusionne pas avec la Sainte Trinité. Il y a une union sans fusion. L'homme peut devenir dieu par la grâce, non dans un sens polythéiste, mais plutôt en tant que fils ou fille du Très-Haut par le biais de l'adoption. Ainsi, une image patristique classique de la théosis est une épée tenue dans une flamme : l'épée prend peu à peu les propriétés de la flamme (la lumière et la chaleur), mais reste une épée. (in https://fr.orthodoxwiki.org/Introduction_au_Christianisme_Orthodoxe)

Notons que Saint Paul se situe en effet dans le même schéma anthropologique¹⁷ juif, même s'il n'utilise pas explicitement le terme de seconde naissance, et s'il préfère manifestement insister sur l'homme nouveau, l'être nouveau, la créature nouvelle¹⁸, vivant dans l'Esprit : il parle de « conversion », de « renouvellement », de « transformation », de « transfiguration », de « métamorphose », du passage du vieil homme (de l'homme ancien) à l'homme nouveau qui est une création nouvelle.

Saint Paul développe son interprétation en mettant en évidence l'antithèse entre le type de vie que possède et transmet Adam d'un côté et le Christ Jésus, nouvel Adam, d'un autre. En effet, Adam est psychique, mais le Christ ressuscité vit corporellement de l'Esprit Saint : « **Semé corps psychique, il ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps psychique, il y a aussi un corps spirituel. C'est ainsi qu'il est écrit : le premier homme Adam fut une âme vivante, le dernier Adam est un esprit donnant la vie. Mais, ce qui est premier, c'est le psychique, pas le spirituel ; ensuite vient le spirituel.** » (1Co 15, 44-46).

Saint Paul nous précise par ailleurs ce que produit la vie dans l'esprit : « **Le fruit de l'esprit est amour, joie, paix, patience, bonté, fidélité, générosité, humilité, tempérance** » (Ga 5, 22). Ce verset essentiel et si cher au P. Ketterer nous dévoile ce que produit existentiellement la seconde naissance. Jésus est pour Saint Paul le nouvel Adam, Celui qui manifeste dans sa plénitude, par sa vie et dans ses paroles, le projet de Dieu pour l'homme, Celui que nous suivons et imitons dès lors que nous expérimentons la seconde naissance, et donc la vie dans l'Esprit, Celui dont nous sommes les disciples.

Nous n'avons pas choisi de naître biologiquement, mais nous sommes libres de choisir d'activer ou non le potentiel de vie de l'esprit, quand l'invitation nous en est faite ou quand la question s'impose à nous du fait des péripéties de notre vie d'homme psychique. C'est bien cette « alternative vie/mort¹⁹ », ce choix qui nous est offert, qui explique la question vertigineuse de Maurice Zundel dans « A l'écoute du silence » : « **Le**

¹⁷ « Que le Dieu de Paix lui-même, vous sanctifie tout entier et que tout votre être, **esprit, âme, corps** soit gardé irréprochable pour la venue de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Th 5, 23). Cf. également le fameux verset He (4, 12) qui révèle que c'est la parole divine en personne qui permet de séparer « l'âme et l'esprit » . La Lettre aux Romains, quant à elle, en son chapitre 8, n'oppose pas moins de sept fois la chair et l'esprit. Par exemple en ces termes : « Car les pensées de la chair c'est la mort, les pensées de l'esprit c'est la vie et la paix ». La Lettre aux Galates de même oppose deux fois « les oeuvres de la chair » à celle de « l'esprit » (5, 17 ; 5, 19-22). Vient enfin la célèbre Première Lettre aux Corinthiens qui n'a de cesse de mettre en regard l'homme charnel, ou psychique, et l'homme spirituel (2,14-15; 3,1; etc.) ou bien encore le « corps psychique » et le « corps spirituel ».

¹⁸ 2 Corinthiens 5, 17 : « Si donc quelqu'un est dans le Christ, c'est une **création nouvelle**: l'être ancien a disparu, un **être nouveau** est là. »

« Il s'agit de vous défaire de votre conduite d'autrefois, c'est-à-dire de l'homme ancien corrompu par les convoitises qui l'entraînent dans l'erreur. Laissez-vous renouveler par la transformation spirituelle de votre pensée. Revêtez-vous de **l'homme nouveau**, créé, selon Dieu, dans la justice et la sainteté conformes à la vérité. » (Eph 4, 21-24)

¹⁹ Ceci ne peut que nous évoquer l'appel insistant (dans le cadre de l'Alliance mosaïque) du livre du Deutéronome, au chapitre 30, versets 19 et 20 : « J'en prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre : j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité, pour aimer l'Eternel, ton Dieu, pour obéir à sa voix, et pour t'attacher à lui »

vrai problème n'est pas de savoir si nous serons vivants après la mort, mais si nous serons vivants avant la mort. ».

Dans la foi chrétienne, et ceci dans toutes les Eglises chrétiennes, le baptême est le lieu de cette seconde naissance « de l'eau et de l'Esprit »²⁰, à la condition de se souvenir que le sacrement de la confirmation (dans le catholicisme, pas dans l'orthodoxie) n'est dissocié du baptême que pour deux raisons pratiques :

- La première, la plus importante, tient à l'importance de la dimension ecclésiale de la vie dans l'Esprit, qui a conduit, dans l'Eglise occidentale, à ce que se soit l'évêque qui reste l'opérateur du sacrement de la confirmation, en reportant donc, pour des considérations très pratiques, à une seconde étape le sacrement du don de la plénitude de l'Esprit.
- La seconde tient au développement du baptême des enfants, recourant à un parrain (une marraine) pour assumer la pleine conscience de ce qui se joue et des engagements pris à cette occasion, l'enfant en grandissant ne commençant à entrevoir, très imparfaitement, la dynamique de l'esprit qu'à partir de l'âge de raison.

Mais dans le catholicisme, il n'y a pas d'un côté le baptême, de l'autre la confirmation, d'un côté le baptême dans l'eau et de l'autre le baptême dans l'Esprit. L'Eglise catholique n'a jamais oublié que l'Esprit saint est au coeur du baptême, au travers d'une onction baptismale avec le Saint-Chrême²¹.

²⁰ L'Eglise ancienne, avec Saint Cyprien, évêque de Carthage et père de l'Eglise, parlait pour cette raison du « sacrement double ».

²¹ Cf. le Catéchisme de l'Eglise catholique (CEC) :

« 1290 *Aux premiers siècles, la Confirmation constitue généralement une unique célébration avec le Baptême, formant avec celui-ci, selon l'expression de S. Cyprien, un " sacrement double ". Parmi d'autres raisons, la multiplication des Baptêmes d'enfants, et ce en tout temps de l'année, et la multiplication des paroisses (rurales), agrandissant les diocèses, ne permettent plus la présence de l'évêque à toutes les célébrations baptismales. En Occident, parce que l'on désire réserver à l'évêque l'achèvement du Baptême s'instaure la séparation temporelle des deux sacrements. L'Orient a gardé unis les deux sacrements, si bien que la confirmation est donnée par le prêtre qui baptise. Celui-ci cependant ne peut le faire qu'avec le " myron « consacré par un évêque (cf. CCEO, can. 695, 1 ; 696, 1).*

1291 *Une coutume de l'Eglise de Rome a facilité le développement de la pratique occidentale : grâce à une double onction au saint chrême après le Baptême : accomplie déjà par le prêtre sur le néophyte, au sortir du bain baptismal, elle est achevée par une deuxième onction faite par l'évêque sur le front de chacun des nouveaux baptisés (cf. S. Hippolyte, trad. ap. 21). La première onction au saint chrême, celle que donne le prêtre, est restée rattachée au rite baptismal ; elle signifie la participation du baptisé aux fonctions prophétique, sacerdotale et royale du Christ. Si le Baptême est conféré à un adulte, il n'y a qu'une onction postbaptismale : celle de la Confirmation. »*

Comme le rappelle Michel Fromaget²², « **L'expression de « seconde », ou « nouvelle naissance », pour pertinente qu'elle soit, n'est cependant pas sans risque, notamment celui de faire croire qu'après elle, tout est fait. Or, bien au contraire elle signifie que tout commence, voire seulement que tout peut commencer. Mais si, et seulement si, le sujet y consent, c'est-à-dire s'il prend la ferme et vraie résolution de se désapproprier de lui-même, de se décoller de lui-même, pour toujours plus se fier à l'être essentiel, et au fond seul réel, qu'il vient de découvrir en lui. En résumé, la nouvelle naissance n'est jamais faite et toujours à faire. Jamais derrière, toujours devant.** ».

Nous nous trouvons en effet dans le cadre de la pensée et de la langue hébraïques. L'hébreu ne connaît pas les temps qui nous sont familiers (passé, présent, futur), mais connaît des « aspects », c'est-à-dire la différence entre ce qu'on appelle « l'accompli » (parfois « le parfait ») et « l'inaccompli »²³ :

- l'accompli peut correspondre à un présent qui garde la mémoire d'un passé et qui a de quoi perdurer ; il correspond un peu au « parfait » grec qui indique un état accompli avec une sorte de permanence. Mais pour bien saisir, dans sa tonalité exacte, le message des grands prophètes, il faut également savoir qu'on trouve couramment l'accompli employé dans les prophéties pour parler du futur²⁴ ;
- l'inaccompli peut désigner quelque chose qui a commencé, quelque chose qui commence, quelque chose qui est en voie de venir ou de finir, et donc il peut se traduire aussi bien par un passé que par un imparfait, un présent ou un futur.

²² Né à Bordeaux en 1947, Michel Fromaget a fait des études d'économie avant de se tourner vers la psychologie et l'anthropologie. Il soutient en 1981 à la Sorbonne sa thèse de doctorat ès Lettres et Sciences humaines, intitulée « Individuation et idée de mort. Essai d'anthropologie de l'imaginaire ». Il est aujourd'hui anthropologue, maître de conférences à l'université de Caen. Après des recherches sur les rituels initiatiques ou thérapeutiques africain, il se voue exclusivement à l'étude de l'anthropologie chrétienne. Spécialiste de la pensée de Maurice Zundel, il étudie aussi l'expérience de l'émerveillement.

²³ « *La langue juive, par ses racines concrètes, aide à capter la pulpe, la moelle, la saveur de l'être. Elle n'est pas sensible à la différence, si usuelle en Occident, du passé, du présent et du futur. Elle se fixe sur le mouvement qui est le ressort de l'action. Elle se demande si l'acte s'achève ou ne s'achève pas. D'où un sentiment congénital de la durée ouverte à l'avenir. La langue d'Abraham évoque le flux du temps, et non ses étapes. Pour elle, en elle, le passé n'est jamais aboli. Le futur n'est jamais lointain. Tout consiste en un présent qui se reprend et qui se réitère* » (Jean Guilton, Les années obscures de Jésus).

« *Pour l'hébreu, le temps n'est pas conçu comme une abstraction. Il le mesure et l'exprime par rapport au concret, au vécu de l'homme en deux temps majeurs, l'accompli et l'inaccompli. Tous deux se conjuguent... en fonction de l'expérience concrète de l'homme, de ce que son regard voit ou ne voit pas devant lui. L'accompli est ce qui est devant l'homme, ce qu'il voit ou a vu ; « lephanim, devant mes faces », veut dire curieusement le passé, et désigne ce qui est accompli. Tandis que l'avenir est ce qui est derrière moi, ce que je ne peux pas voir parce que c'est inaccompli. Le futur est ainsi ce qui est derrière moi, « a'harith ». Paul Valéry l'a bien dit : "L'homme entre dans l'avenir à reculons." » (André Chouraqui, Traduire la Bible, dans L'écrit du temps, éd. de Minuit, p. 24)*

²⁴ Cf. Es 21,9 : « elle est tombée, elle est tombée, Babylone ! » ; Es 9, 5 : « Un enfant nous est né, un fils nous est donné (natan) »

Renaître de l'eau et de l'Esprit doit être compris sur le mode de l'inaccompli, comme quelque chose qui a commencé le jour de notre baptême, mais aussi comme quelque chose qui commence tous les jours et notamment aujourd'hui, et qui n'est pas parvenu à une forme accomplie, « parfaite », définitive. Selon la logique que nous avons déjà vue à la Pentecôte, lors de notre première causerie, tout est déjà fait et tout reste à faire ; c'est une grande caractéristique de la vie dans l'Esprit.

Pour bien en apprécier toute la portée et toutes les conséquences, il nous faut prendre conscience que nous sommes simultanément dans l'univers de :

- Saint Paul de Tarse, lorsqu'il emprunte à la nature le vocabulaire et l'image de la métamorphose²⁵ (cf. la chenille devenant papillon) pour désigner le renouvellement de l'homme, sa transformation en profondeur sous l'effet de l'esprit, **en pointant un processus d'évolution et de développement qui procède par sauts, à-coups et ruptures, et non de manière lisse et continue ;**
- Saint Grégoire de Nysse, lorsqu'il nous dit que « **celui qui monte ne s'arrête jamais d'aller de commencement en commencement par des commencements qui n'ont jamais de fin** »²⁶ ;
- et dans celui de Saint Augustin d'Hippone (reprenant et réinventant la formule du poète grec Pindare²⁷), lorsqu'il nous décrit la condition du chrétien : « **deviens ce que tu es** » : il s'agit de devenir, dans notre être profond, dans notre conscience d'être et dans notre comportement, des « enfants de Dieu », ce que nous sommes déjà, mais de le devenir selon une logique et un processus qui n'ont rien d'immédiat, d'instantané, même dans le baptême. Une autre manière de dire la même chose pour Saint Augustin

²⁵ Le mot souvent traduit par transformé, transfiguré est en fait « μεταμορφούμεθα » (2 Co 3, 18) et « μεταμορφοῦσθε » (Rm 12, 2), et donc des déclinaisons du verbe qui a donné le mot métamorphose. Notons que c'est aussi le verbe grec utilisé par Mt 17, 2 et Mc 9, 2 pour décrire la transfiguration de Jésus au Mont Thabor, dans une tonalité qui insiste sur la rupture, alors que pour les disciples du Christ l'accent est davantage mis sur l'ampleur de la transformation qui nécessite du temps et des étapes.

Etymologiquement, le mot métamorphose vient du grec meta-morphosis qui signifie changer de forme (transformer). Ce mot s'applique parfaitement à la transformation profonde, spectaculaire, que subissent certains animaux pour passer de l'état larvaire à l'état adulte.

Gardons en mémoire que le mot grec « psukhé » (Ψυχή) signifie âme mais aussi « papillon ». Pour les premiers chrétiens, l'image du papillon s'échappant de sa chrysalide symbolisait l'âme quittant le corps après la mort. La métamorphose du papillon évoque la transformation spirituelle de l'homme. Pour le chrétien, le papillon est devenu symbole de résurrection et de salut, au travers de sa « seconde naissance ».

²⁶ VIIIe homélie sur le Cantique des cantiques (PG 44, 941) traduction dans: La Colombe et la Ténèbre. éd. de l'Orante, Paris, 1965, pp 110-111 : « *Ainsi dans l'éternité du siècle sans fin, celui qui court vers Toi devient toujours plus grand et plus haut que lui-même, augmentant toujours par l'accroissement des grâces (...); mais comme ce qui est recherché ne comporte pas en soi de limite, le terme de ce qui est trouvé devient pour ceux qui montent le point de départ de la découverte de biens plus élevés. Et celui qui monte ne s'arrête jamais d'aller de commencement en commencement par des commencements qui n'ont jamais de fin.* »

²⁷ Pindare, en grec ancien Πίνδαρος / Píndaros, né près de Thèbes (Béotie), en 518 av. J.-C., mort à Argos en 438 av. J.-C., est l'un des plus célèbres poètes lyriques grecs. Il exhorte Hiéron Ier, tyran de Syracuse, à réaliser sa véritable personnalité, à partir du moment où Pindare, qui fait son éloge, la lui aura révélée : « *Deviens qui tu es, quand tu l'auras appris / Γένοι' οἷός ἐσσι μαθών.* » (Pythiques, II, vers 72)

est « *Tu nous as faits « ad te » (c'est-à-dire « tournés vers toi », mais aussi en mouvement, « en marche vers toi »), Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi. »* ;

Pour apprécier la profondeur et la vigueur avec laquelle les Pères de l'Eglise ont médité sur ce qu'implique cette nouvelle naissance, relisons, entre autres :

- Saint Ignace d'Antioche : « *Mon enfantement approche. De grâce mes frères, ne m'empêchez pas de vivre, ne complotez pas ma mort. Laissez-moi embrassez la pure lumière. Quand je serai là, je serai un homme.* » (Romains, 6,2) ;
- Saint Irénée de Lyon : « *Comment donc les hommes sépareraient-ils la naissance de mort, s'ils ne sont pas régénérés par le moyen de la foi en la naissance nouvelle qui, contre toute attente, fut donnée par Dieu en signe de salut (...) Ou, comment recevront-ils de Dieu la filiation adoptive s'ils demeurent en cette naissance qui est selon l'homme en ce monde?* » (Contre les hérésies, IV 33,4) ;
- Origène²⁸ (qui est un « géant » mais n'est pas reconnu comme un Père de l'Eglise) : « *Le Verbe de Dieu naît aussi en toi et pas seulement en Marie, si tu en es digne.* » (Origène, Homélie II sur le Cantique, S.C, p.91) ;
- Saint Ambroise de Milan : « *Chaque âme qui croit comme Marie conçoit et enfante le Verbe de Dieu.* » (Saint Ambroise, Traité sur l'évangile de Luc, II, 26) et « *Lorsque cette âme commence à se convertir au Christ, elle s'appelle « Marie » ... elle est devenue une âme qui engendre le Christ de manière spirituelle.* » (Saint Ambroise, Sur la Virginité, IV, 20)
- Saint Grégoire de Nysse : « *Ce qui s'est passé autrefois selon la chair en la Vierge Marie (...) cela s'accomplit aussi en chaque âme qui mène une vie pure selon le Logos.* » (Sur la Virginité, 2) et « *Par Dieu seul se réalise cette naissance. Et elle s'accomplit lorsque comme une mère, quelqu'un conçoit, dans le fond vivant de son cœur, l'immortalité de l'Esprit.* » (Ibidem, 13)

Plus près de nous, le Père Maurice Zundel (1897-1975, que j'ai déjà beaucoup cité lors des deux premiers cycles de causeries) insiste :

²⁸ Origène est né à Alexandrie v. 185 et mort à Tyr v. 253. Il est « *le plus grand génie du christianisme antique avec saint Augustin* » selon la formule du cardinal Jean Danielou. Père de l'exégèse biblique pour avoir commenté tous les Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament dans une œuvre exégétique gigantesque, non seulement par son étendue, mais par l'ampleur de son information et par l'élan spirituel qui l'anime. Sa méthode exégétique fait appel à la distinction entre trois sens de l'Écriture : le sens littéral, le sens moral et le sens spirituel, correspondant aux trois parties de l'homme, le corps, l'âme et l'esprit.

Son seul ouvrage véritablement spéculatif, le *De principiis* a le caractère d'une recherche ouverte **à une époque où aucune doctrine n'a encore été fixée par un concile œcuménique**. Origène est un penseur en mouvement, curieux, prolifique et jamais un doctrinaire obtus. Il croyait à la préexistence des âmes dans une région supérieure, d'où elles étaient venues animer les corps terrestres ; elles pouvaient, pendant la vie, se purifier et s'élever à la félicité suprême par la communication intime avec Dieu. **Il soutenait encore que Jésus-Christ n'est fils de Dieu que par adoption**, que l'âme de l'homme a péché même avant d'être unie au corps, que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles.

C'est après sa mort que les thèses exposées font l'objet de controverses. La première thèse qui pose problème est celle de la pré-existence de l'âme ; ainsi Dieu aurait créé les êtres spirituels, mais une partie de celles-ci auraient refusé Dieu. La gravité et la rapidité de ce refus aurait conduit à la création des anges, démons ou des hommes. Le monde matériel aurait donc été créé afin de donner aux hommes la possibilité de se racheter. La deuxième est la théorie de l'apocatastase, Origène croyant que la nature va revenir à son état originel. Ainsi les pécheurs comme les démons vont progressivement se purifier afin de revenir à l'état originel qui est bon

- « **Et vous avez découvert, ensuite, qu'il y a une double naissance : une naissance charnelle qui est de l'ordre de la nature et une naissance spirituelle qui est de l'ordre de la personne** » (Ta Parole comme une Source, p. 359).
- « **La naissance charnelle n'est rien. Au point de vue humain, elle ne signifie rien, la vraie naissance est à venir, elle est en avant de nous** » (ibid. p. 391).
- « **Les vivants sont des morts, tant qu'ils n'ont pas surmonté les déterminismes que leur impose leur naissance charnelle** » (L'homme existe-t-il ?, p. 232).

Gardons en mémoire que l'homme nouveau qui est issu de la seconde naissance, comme toute créature, a besoin de s'alimenter pour se développer et atteindre sa pleine stature. C'est ce que propose le sacrement de l'Eucharistie²⁹, qui fait partie des trois sacrements de l'initiation chrétienne : nous donner des forces et permettre ainsi notre processus de développement (qui n'est pas résumable à de la croissance, car il y a aussi un phénomène de différenciation qui fabrique du « nouveau »), en nous incorporant le Christ pour qu'il devienne tout en nous, pour que nous devenions un « autre Christ³⁰ ».

La seconde naissance serait en effet une illusion, un beau concept mais une impasse si elle n'est pas rendue « opérationnelle », capable de porter des fruits, si elle n'engageait pas dans une logique à la fois de croissance et de « développement », pour passer (ou *a minima* chercher à passer) de l'inaccompli à l'accompli, en nous alimentant, en nous donnant des forces dans l'Eucharistie. Manger le corps du Christ, c'est finalement devenir

²⁹ Saint Augustin : « *Chrétien, deviens ce que tu contemples, contemple ce que tu reçois, reçois ce que tu es : le Corps du Christ* » et « *Quod accipimus nos sumus* » (in Sermo CCXIX : De sacramentis fidelium, feria II Paschæ ; nous devenons ce que nous recevons)

³⁰ Pour Saint Cyprien, « *Christianus ipse Christus* ». Pour Tertullien, Saint Grégoire de Nysse et Saint Augustin, rappelés par Saint Jean-Paul II et par Sainte Elisabeth de la Trinité : « *Christianus alter Christus* ». Pour Sainte Elisabeth de la Trinité, le chrétien est également dit un « *Christ de surcroît* ». Maurice Zundel écrivait en 1963 : « *L'Eglise, c'est Jésus, et Jésus, c'est toi.* ». Pour Madeleine Delbrêl parlant de la banlieue ouvrière où elle vit, il s'agit « *d'y être le Christ* » et non « *d'y travailler pour le Christ* », « *Il s'agit moins de travailler pour le Christ que de vivre le Christ* ». C'est la logique même de la demande de Jésus à son Père dans sa prière finale: " *Moi en eux et Toi en Moi, afin qu'ils soient parfaitement un et que le monde connaisse que c'est Toi qui M'a envoyé et que Tu les as aimés comme Tu l'as aimé... Je leur ai révélé Ton Nom et Je le leur révélerai encore, afin que l'amour dont Tu M'as aimé soit en eux et que Moi-même je sois en eux.* " (St Jean, ch.17, v.23 et 26).

ce que nous mangeons, c'est donc devenir partie intégrante du corps du Christ³¹. C'est la logique de la communion d'amour, la logique de l'être nouveau, né une seconde fois (born again, régénéré) dans l'Esprit, qui nous conduit à Lui « prêter » notre humanité pour Lui permettre de continuer à agir dans le monde comme Il l'a fait durant sa vie terrestre.

Le baptême, compris comme nouvelle naissance, nous emmène vers la réalité mystérieuse qu'exprime l'affirmation inouïe de Saint Paul : « **Ce n'est plus moi qui vit, mais c'est le Christ qui vit en moi** » (Ga 2, 15-20). C'est exactement ce que cherche à dire de manière très concrète la prière suivante, toute pleine de notre humanité :

Seigneur, je t'offre mes mains pour faire ton travail ;

Je t'offre mes pieds pour suivre ton chemin ;

Je t'offre mes yeux pour voir comme toi ;

Je t'offre ma langue pour dire tes paroles ;

Je t'offre mon intelligence pour que tu penses en moi ;

Je t'offre mon esprit pour que tu pries en moi ;

Surtout, je t'offre mon cœur pour qu'en moi tu aimes le Père et tous les hommes.

Je t'offre tout ce que je suis pour que tu grandisses en moi, que ce soit toi le Christ qui vives, travailles et pries en moi. Amen.

Ce que l'Eglise nous dit du baptême

Prenons le temps de lire une partie de ce que le catéchisme de l'Eglise catholique (CEC), publié en 1992 suite à la demande du synode de 1985, nous dit du baptême comme sacrement, et de la condition de « fidèle du Christ » car baptisé :

1214 On l'appelle Baptême selon le rite central par lequel il est réalisé : baptiser (en grec baptizein) signifie " plonger ", " immerger " ; la " plongée " dans l'eau symbolise l'ensevelissement du catéchumène dans la mort du Christ d'où il sort par la résurrection avec lui (cf. Rm 6, 3-4 ; Col 2, 12), comme " nouvelle créature " (2 Co 5, 17 ; Ga 6, 15).

³¹ Se vouloir catholique et se priver volontairement de l'Eucharistie, parce que nous avons un problème avec le prêtre qui préside l'assemblée, ou parce que nous n'aimons pas son style liturgique, ou parce que nous ne supportons pas ses sermons, ou parce que nous nous ennuyons durant la messe, c'est prendre la route à jeun, c'est vouloir vivre et se développer sans manger : c'est « inhumain », car totalement contraire à la logique de notre condition d'homme ; c'est inconsciemment de l'angélisme. Ou bien c'est considérer le pain eucharistique comme un pur symbole, comme un simple « souvenir » de Jésus dont nous faisons mémoire, et c'est se comporter comme un « protestant » (même si « faire mémoire » est un peu plus compliqué que cela, à coup sûr dans la pensée juive, mais aussi dans certaines approches protestantes).

Cette manière de voir et penser ne doit cependant pas nous faire oublier que la communion eucharistique est « aussi » une forme privilégiée de la rencontre personnelle avec Dieu : « *c'est déjà un peu, dans la nature humaine du Christ, le correspondant de ce que vivent, dans leur commune nature, les trois personnes divines : la joie de recevoir sans cesse et de redonner sans cesse ce que l'on est déjà et que l'on ne cesse pas d'être, mais que l'on se redonne, indéfiniment et mutuellement, pour la seule joie de s'aimer* ». (François Brune, Pour que l'homme devienne Dieu).

1215 **Ce sacrement est aussi appelé " le bain de la régénération et de la rénovation en l'Esprit Saint " (Tt 3, 5), car il signifie et réalise cette naissance de l'eau et de l'Esprit sans laquelle " nul ne peut entrer au Royaume de Dieu " (Jn 3, 5).**

1216 " Ce bain est appelé illumination, parce que ceux qui reçoivent cet enseignement [catéchétique] ont l'esprit illuminé ... " (S. Justin, apol. 1, 61, 12). Ayant reçu dans le Baptême le Verbe, " la lumière véritable qui illumine tout homme " (Jn 1, 9), le baptisé, " après avoir été illuminé " (He 10, 32) est devenu " fils de lumière " (1 Th 5, 5), et " lumière " lui-même (Ep 5, 8)

1265 **Le Baptême ne purifie pas seulement de tous les péchés, il fait aussi du néophyte " une création nouvelle " (2 Co 5, 17), un fils adoptif de Dieu (cf. Ga 4, 5-7) qui est devenu " participant de la nature divine " (2 P 1, 4), membre du Christ (cf. 1 Co 6, 15 ; 12, 27) et cohéritier avec Lui (Rm 8, 17), temple de l'Esprit Saint (cf. 1 Co 6, 19).**

871 « **Les fidèles du Christ sont ceux qui, en tant qu'incorporés au Christ par le Baptême, sont constitués en peuple de Dieu et qui, pour cette raison, participant à leur manière à la fonction sacerdotale, prophétique et royale du Christ, sont appelés à exercer, chacun selon sa condition propre, la mission que Dieu a confiée à l'Église pour qu'elle l'accomplisse dans le monde.** »

872 « **Entre tous les fidèles du Christ, du fait de leur régénération dans le Christ, il existe, quant à la dignité et à l'activité, une véritable égalité en vertu de laquelle tous coopèrent à l'édification du Corps du Christ, selon la condition et la fonction propre de chacun** »

873 « Les différences mêmes que le Seigneur a voulu mettre entre les membres de son Corps servent son unité et sa mission. **Car il y a dans l'Église diversité de ministères, mais unité de mission.** Le Christ a confié aux apôtres et à leurs successeurs la charge d'enseigner, de sanctifier et de gouverner en son nom et par son pouvoir. **Mais les laïcs rendus participants de la charge sacerdotale, prophétique et royale du Christ assument, dans l'Église et dans le monde, leur part dans ce qui est la mission du Peuple de Dieu tout entier...** »

900 « Parce que, comme tous les fidèles, ils sont chargés par Dieu de l'apostolat en vertu du baptême et de la confirmation, les laïcs sont tenus par l'obligation et jouissent du droit, individuellement ou groupés en associations, de travailler à ce que le message divin du salut soit connu et reçu par tous les hommes et par toute la terre ; cette obligation est encore plus pressante lorsque ce n'est que par eux que les hommes peuvent entendre l'Évangile et connaître le Christ. Dans les communautés ecclésiales, leur action est si nécessaire que, sans elle, l'apostolat des pasteurs ne peut, la plupart du temps, obtenir son plein effet. »

905 « **Leur mission prophétique, les laïcs l'accomplissent aussi par l'évangélisation, " c'est-à-dire l'annonce du Christ faite par le témoignage de la vie et par la parole "**. Chez les laïcs, " cette action évangélisatrice (...) prend un caractère spécifique et une particulière efficacité du fait qu'elle s'accomplit dans les conditions communes du siècle " : Cet apostolat ne consiste pas dans le seul témoignage de la vie : le véritable

apôtre cherche les occasions d'annoncer le Christ par la parole, soit aux incroyants (...), soit aux fidèles. ».

907 « **Selon le devoir, la compétence et le prestige dont ils jouissent, ils ont le droit et même parfois le devoir de donner aux Pasteurs sacrés leur opinion sur ce qui touche le bien de l'Église et de la faire connaître aux autres fidèles, restant sauves l'intégrité de la foi et des mœurs et la révérence due aux pasteurs, et tenant compte de l'utilité commune et de la dignité des personnes. »**

Le baptisé devient disciple du Christ

Le baptisé apprend nécessairement, durant toute sa vie, à découvrir le Christ, en se mettant à sa suite, à son école, en devenant son disciple. C'est l'enjeu de la catéchèse, de l'approfondissement du kérygme, du choix de vouloir « connaître » Dieu par le Christ, dans l'Esprit. Rappelons une nouvelle fois que dans la conception biblique, connaître, c'est entrer relationnellement dans l'intimité de quelqu'un, comme un époux connaît son épouse. Ce n'est pas une connaissance purement intellectuelle, abstraite, qui ne ferait pas appel à tout ce que nous sommes (homme biologique et psychique, et esprit). Remettons-nous en mémoire ce que nous avons dit l'an dernier, lors de la série de causeries sur « Vivre le Credo » :

Devenir disciple du Christ se situe dans la logique et la tradition juive des rabbi, des maîtres qui sont entourés de disciples. Le judaïsme a développé un modèle d'école et de relation entre maître et disciple, en particulier pour la formation religieuse et intellectuelle des jeunes dans différentes écoles rabbiniques. Le maître est appelé Rabbi, qui signifie littéralement « éminence », « sage », « ancien », voir même « père ». Autour de ces maîtres, il y a eu des écoles. Les disciples apprenaient les Écritures, la doctrine du judaïsme, la loi de Moïse...

Il y a, derrière le vocabulaire, une réalité très humaine, interpersonnelle, qui n'est pas réductible à des échanges intellectuels : il y a un vécu partagé, où beaucoup de choses ne passent pas par les seules paroles, même si ces paroles sont au coeur de ce qui structure la relation entre le rabbi et ses disciples. Mais la relation entre le rabbi et ses disciples va bien au-delà des seules paroles.

Deux choses caractérisaient en effet la méthodologie de ces écoles : **Écouter et voir**. Le disciple doit « apprendre » c'est-à-dire accueillir un enseignement ; ceci caractérise aussi les premiers chrétiens qui étaient assidus à l'enseignement des apôtres et de ceux qui avaient appris eux-mêmes de Jésus. **Le disciple devait non seulement écouter l'enseignement du Rabbi, mais il devait aussi regarder comment il vit et fait, pour l'imiter.**

C'est pourquoi le disciple vit avec le maître, chez le maître, ce que cherchent clairement les disciples de Jean le Baptiste quand ils choisissent de devenir disciples de Jésus et que Jésus les questionne : « *Que cherchez-vous ?* » Ils lui répondirent : « *Rabbi –Maître– où demeures-tu ?* » Il leur dit : « *Venez, et vous verrez* » Ils allèrent donc, ils virent où il demeurerait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. » (Jn 1,38-39). Être disciple suppose donc à la fois d'écouter et de regarder vivre le maître, et donc de vivre avec lui, chez lui.

Suivre quelqu'un, c'est le regarder corporellement et « bouger, agir » à son imitation, être en relation avec les autres hommes et avec le monde, en choisissant de l'avoir comme repère, en décidant de « faire tout comme lui ». C'est une image qui ne nous renvoie pas à une pure connivence intellectuelle, à une adhésion à des idées, mais bien à un comportement, à une manière de se situer corporellement dans le monde. Suivre Jésus librement est la condition pour être disciple, mais c'est Jésus qui fixe les exigences. « *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* » (Lc9, 23).

Imiter le Christ, c'est avant tout mettre en pratique son enseignement. Cela ne veut pas dire reproduire de manière identique un modèle ou une pratique. Imiter le Christ, c'est sans cesse se poser la question : « Qu'aurait-il fait ou dit ? ». Imiter le Christ, c'est vivre, témoigner d'une vie pardonnée et aimée par le Christ. Imiter le Christ, c'est chercher à faire la volonté du Père chaque jour, mettre en pratique le commandement de l'Amour dans notre vie. La finalité de l'enseignement est la mise en pratique, l'obéissance, **la conformité de notre vie à l'enseignement de Jésus, ce que nous avons appelé « devenir un autre Christ », selon une formulation bien présente dans l'Eglise depuis Tertullien et Saint Cyprien.**

Saint Paul nous dit que nous devons être des imitateurs du Seigneur « *Oui, cherchez à imiter Dieu, puisque vous êtes ses enfants bien-aimés. Vivez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, s'offrant en sacrifice à Dieu, comme un parfum d'agréable odeur. Comme il convient aux fidèles la débauche, l'impureté sous toutes ses formes et la soif de posséder sont des choses qu'on ne doit même plus évoquer chez vous ; pas davantage de propos grossiers, stupides ou scabreux – tout cela est déplacé – mais qu'il y ait plutôt des actions de grâce.* » (Eph 5, 1-5). Imiter le Christ, c'est vivre dans l'amour. Pas parler d'amour, pas mettre l'amour au sommet de ses valeurs, mais « vivre dans l'amour », vivre avec tout ce que nous sommes, dans notre plénitude d'être, et bien évidemment avec notre mode de relation interpersonnel qui passe intrinsèquement par notre corps qui nous fait être au monde.

Le disciple du Christ est par nature missionnaire, car envoyé par le Christ

Si nous prenons vraiment au sérieux l'enjeu de passer, à travers la nouvelle naissance du baptême, du « vieil homme » à « l'homme nouveau » dont le Christ révèle et manifeste la plénitude, nous n'avons qu'une seule boussole : suivre et imiter le Christ. Si le disciple imite son maître, fait tout ce qu'il dit et fait tout comme lui, il ne peut pas ne pas se sentir personnellement concerné par la logique de l'envoi que nous avons déjà identifiée dans l'Evangile, lors de la première causerie : « *Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde* » (Jean 17, 18), à entendre en résonance avec : « *Il me faut annoncer la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé* » (Lc 4,43). Suivre Jésus, c'est la même chose qu'« annoncer le Royaume de Dieu », selon l'équivalence posée par Jésus en Lc 10, 59-60. Voulons-nous vraiment être ses disciples ? Voulons-nous vraiment être « d'autres Christs » ?

Certains se disent qu'en matière d'envoi, Jésus ne parle qu'à ses apôtres, et donc à des hommes dont les évêques et les prêtres sont les successeurs. Dès lors nous avons furieusement envie de penser que ce que Jésus dit ne nous concerne pas vraiment, nous « humbles laïcs ». Par ailleurs il semble patent que nous ne sommes pas compétents théologiquement, pas à la hauteur spirituellement, pas outillés pour cette mission. Nous

ne serions donc pas concernés par l'annonce de la Bonne nouvelle du Royaume de Dieu, annonce réservée à des spécialistes.

C'est pourquoi il est important de revenir à la compréhension chrétienne du « sacerdoce commun » qui nous caractérise tous, prêtres compris, et plus encore à notre triple qualité de « prêtres, prophètes et rois » découlant du baptême. Ou bien nous prenons ces belles expressions comme des métaphores poétiques qui dessinent un paysage spirituel hors de notre portée ; ou bien nous cherchons à comprendre ce qu'il y a de concret pour nous, et qui nous « oblige » dès lors que nous affirmons prendre au sérieux le baptême.

Au baptême, au moment de l'onction du petit enfant par le Saint-Chrême³², le prêtre dit : « *Toi qui fais maintenant partie de son peuple, il te marque de l'huile sainte pour que tu demeures éternellement membre de Jésus Christ, **prêtre, prophète et roi**.* ». En quoi ces trois dimensions sacerdotale, prophétique et royale du baptisé ont-elles quelque chose à voir avec l'envoi pour « évangéliser », la mission d'annoncer la Bonne nouvelle ?

Sur ce chemin, il va falloir nous débarrasser de quelques idées concernant les charges sacerdotale, prophétique et royale du baptisé, idées reçues qui relèvent du « cléricisme » dénoncé par le pape François. Ces quelques idées ont en effet été, historiquement et parfois encore aujourd'hui, appropriées par des clercs dans une logique de « pouvoir » : le laïc baptisé serait certes prêtre mais un peu (beaucoup ?) moins que les presbyteri (ceux qui ont reçu le sacrement de l'ordre), prophète mais moins que les presbyteri, rois mais moins que les presbyteri. Mais il nous faut aussi le reconnaître honnêtement : en nous en demandant « moins » qu'il n'est demandé aux presbyteri, ces conceptions minimales ou purement symboliques de la triple charge sacerdotale, prophétique et royale du baptisé arrangent considérablement notre petit confort spirituel de laïcs, et c'est humain, terriblement humain.

Nous avons le droit d'avoir instinctivement un recul devant ce qui nous perturbe et nous emmène sur un chemin dont nous ne discernons pas clairement où il va nous conduire. Mais, comme le disait Sainte Bernadette Soubirous, « *Le premier mouvement ne nous appartient pas, mais le second nous appartient.* ».

³² Dans le cas du baptême d'un adulte, le RICA (Rituel d'Initiation Chrétienne des Adultes) précise que le célébrant fait sur la tête du baptisé une onction avec le Saint-Chrême, en disant : « *Vous faites partie de son peuple. Il vous marque de l'huile du salut, afin que vous demeuriez membre du Christ **prêtre, prophète et roi** pour la vie éternelle* ».

Concernant le « sacerdoce³³ commun des fidèles », celui de tous les baptisés (prêtres comme laïcs), celui par lequel nous, laïcs, participons au sacerdoce unique du Christ³⁴, notons comment le P. Germain Lelong-Hasselmans (prêtre du diocèse de Marseille, 1899-1933) s'exprimait dans son projet de thèse resté inachevé du fait de son décès prématuré : « *La terminologie : sacerdoce sacramentel (des presbyteri) et mystique (des christiani) est fallacieuse. Car le sacerdoce des christiani est aussi sacramentel que celui des presbyteri ; c'est le même, que confère le baptême. Le sacrement propre aux presbyteri n'est pas le sacrement du « sacerdoce » (l'Eglise n'a jamais parlé ni pensé ainsi), mais le sacrement de l'ordre. Ce sacrement ne donne pas la dignité sacerdotale, qui se confond avec le titre de « christianus », mais elle donne le « ministerium » (dans le sens large du mot, c'est-à-dire la fonction publique, et non dans le sens restreint qui se contre-distingue du « magisterium » et de l'« imperium »).* »

Le grand théologien Yves Congar³⁵ commentait ainsi en 1951 les affirmations du P. Lelong : « *Historiquement et théologiquement, ce que L. dit sur le sacerdoce de l'Eglise et sur la qualité sacerdotale des fidèles, est exact. Certains voudraient interpréter de façon purement spirituelle et finalement métaphorique, les textes qui nous parlent de cette*

³³ Il faut nous rappeler que le Nouveau Testament (à l'exception notable de la Lettre aux Hébreux) se montre extrêmement réticent à l'égard des catégories sacerdotales de l'Ancien sous leur aspect rituel. Les évangiles n'emploient jamais au sujet du Christ le terme de hieruus, « prêtre », et ne disent jamais que le Christ se soit offert en sacrifice. Souvent, ils expriment une position polémique contre la conception rituelle de la religion. Saint Paul (à l'exception notable de la Lettre aux Hébreux) n'emploie jamais les mots hieruus, « prêtre », archieruus, « grand prêtre ». Jamais les écrits néotestamentaires ne donnent un titre sacerdotal aux ministres de l'Eglise. Un très petit nombre de textes parlent des chrétiens comme prêtres (P 2, 5. 9 ; Ap 1, 6 ; 5, 10 ; 20, 6).

³⁴ Parmi les actes où le Christ exerce spécialement son sacerdoce on peut nommer : **l'offrande du sacrifice de la Messe (qui est offert par toute l'Eglise et donc par tous les baptisés, bien que la transsubstantiation sacramentelle soit réalisée par le Christ uniquement par l'intermédiaire des baptisés pourvus du sacrement de l'Ordre)**, la louange de la gloire de Dieu par la prière (liturgique ou personnelle), la diffusion de l'Evangile par l'apostolat sous toutes ses formes, la participation à la rédemption par tous les sacrifices et toutes les souffrances unies à celles de la Passion du Christ. Si l'on remet à sa juste place, qui est très grande, le sacerdoce conféré par le baptême, on se rend compte que, même chez le baptisé pourvu du sacrement de l'Ordre, la plupart des actes relèvent du sacerdoce du baptême et non pas du sacerdoce de l'Ordre.

³⁵ Congar Yves M.-J. Un essai de théologie sur le sacerdoce catholique. La thèse de l'Abbé Lelong-Hasselmans sur le sacerdoce. Texte et remarques critiques. In: Revue des Sciences Religieuses, tome 25, fascicule 2, 1951. pp. 187-199

« *A l'origine, on évite d'introduire la terminologie du sacerdoce dans le vocabulaire chrétien. Pour parler du ministère de l'Eglise, on utilise des mots qui expriment moins une qualité (une dignité) personnelle qu'une fonction : fonction d'episkopè (haute direction), de diaconie (service), de conseil (Anciens; on dirait presque Modérateurs). Il y a quelque chose de profondément vrai dans la position de l'abbé Long : la dignité, en tant que personnelle, est commune à tous; elle est acquise par le baptême, qui nous fait membres du Christ, et l'onction qui signifie notre caractère sacerdotal. Mais le corps dont nous sommes les membres est un corps organisé où différents membres sont constitués, par un acte sacré de l'Eglise, en différents offices ou charges, en vue de différentes fonctions.* »

Yves Georges Congar à l'état civil et Marie-Joseph Congar en religion, né à Sedan le 13 avril 1904 et mort à Paris le 22 juin 1995, est un religieux dominicain considéré comme l'un des plus influents théologiens catholiques du XXème siècle. Il est connu en particulier pour ses travaux en ecclésiologie et en œcuménisme. Tout d'abord exposé aux soupçons puis aux sanctions de l'autorité ecclésiastique, il est ensuite réhabilité, nommé expert au concile Vatican II (1962-1965) et élevé au cardinalat par le pape Jean-Paul II en 1994.

qualité sacerdotale. Mais ces textes eux-mêmes, s'ils concordent avec l'idée d'un sacerdoce spirituel, ne suggèrent nullement que ce sacerdoce ne soit que métaphorique et en parlent bien plutôt comme d'un sacerdoce réel et propre. »³⁶.

L'enjeu de la bonne compréhension du sacerdoce commun des fidèles est fort, car le sacerdoce est avant tout identifié à la fonction de médiateur entre Dieu et les hommes, à l'image du Christ. Le P. Lelong voyait des degrés dans la participation du sacerdoce commun au sacerdoce du Christ en fonction de la charité, de l'amour de Dieu qui est inséparable de l'amour de nos frères : « *Selon la charité, les fidèles sont d'autant plus sacerdotaux qu'ils sont plus unis par l'amour avec le Christ. »*.

Aimer le Christ, c'est recevoir de Lui la capacité à être en quelque sorte médiateur entre Dieu et nos frères³⁷, à due concurrence de l'amour dont nous sommes habités, dans la logique du charisme sacerdotal de tout baptisé. Et cette médiation passe nécessairement par le témoignage et l'annonce de la Bonne nouvelle telle que proclamée par Jésus, selon nos dons (charismes), nos dispositions et nos limites personnelles, en gardant en mémoire tout ce que nous avons dit durant la première causerie. Ai-je personnellement choisi d'être, à la suite du Christ, médiateur entre Dieu et les hommes via ma vie, mes paroles et mes actes, alors même que je ressens devant Lui ma petitesse, mon impuissance, mes faiblesses et mon péché ? Non, certes non, mais dans le baptême j'ai été choisi et j'ai reçu cette mission. J'ai été envoyé.

Concernant la charge de prophète de tous les baptisés, nous sommes bien dans l'ordre de l'annonce et du témoignage. Etre prophète, c'est parler au nom de Dieu pour faire connaître ses volontés. Les hommes ne peuvent découvrir le salut par leurs seules forces. C'est par la Parole, le Christ, que nous connaissons la volonté de Dieu. A la suite du Christ, comme baptisés, devenus disciples du Christ, nous avons pour mission d'annoncer la Parole de Dieu à nos frères. Ceci ne veut pas dire que nous avons tous le même don³⁸, bien au contraire, mais nos dons sont complémentaires et oeuvrent ensemble à l'évangélisation « *ad majorem Dei gloriam* ».

³⁶ Néanmoins le P. Congar se désolidarise ensuite de la vision du P. Lelong en lui reprochant une certaine imprécision dans l'appréciation du sacrement de l'ordre, en commentant ainsi : « *Mais si l'ordination sacerdotale vient du Christ, si elle représente un sacrement communiquant, à un titre propre (ne se réduisant pas au baptême, bien qu'il le suppose), quelque chose du sacerdoce du Christ, alors il existe dans l'Eglise deux modes différents, deux titres propres, bien que complémentaires, de participation au sacerdoce du Christ. »*

³⁷ Tout en gardant en mémoire Tim 2, 5-6 : « *Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous. »*

³⁸ « *Je vous déclare donc que personne, s'il parle par l'Esprit de Dieu, ne dit: Jésus est anathème; et personne ne peut dire: " Jésus est le Seigneur, " si ce n'est par l'Esprit-Saint. Il y a pourtant diversité de dons, mais c'est le même Esprit; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur; diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. A chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour l'utilité commune. En effet, à l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse, à l'autre une parole de connaissance, selon le même Esprit; à un autre, la foi, par le même Esprit; à un autre, le don des guérisons, par ce seul et même Esprit; à un autre, la puissance d'opérer des miracles; à un autre la prophétie; à un autre, le discernement des esprits; à un autre la diversité des langues; à un autre le don de les interpréter. Mais c'est le seul et même Esprit qui produit tous ces dons, les distribuant à chacun en particulier, comme il lui plaît. »* (1ère épître de Saint Paul apôtre aux Corinthiens, chapitre 12, versets 2-10)

Peut-on envisager un prophète (même un « petit prophète ») qui resterait silencieux ? Moïse commence par refuser, à rappeler qu'il est vieux et bègue. Esaïe commence à rappeler à Dieu qu'il est un homme aux lèvres impures. Jérémie commence par protester contre son envoi en mission, car « *vraiment je ne sais pas parler, car je suis un enfant* », etc... Mais à chaque fois, le prophète reçoit l'assurance que celui qui est envoyé reçoit la force de Celui qui envoie, et il accepte. « *Le premier mouvement ne nous appartient pas, mais le second nous appartient.* » (Sainte Bernadette Soubirous).

Gardons aussi en mémoire la parole de Jésus : « *Quelques pharisiens, du milieu de la foule, dirent à Jésus : Maître, reprends tes disciples. Et il répondit : Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront !* » (Lc 19, 39-40). C'est l'enjeu essentiel de la Parole de Dieu, qui a besoin d'être sans cesse portée à l'oreille des hommes, même quand ceux-ci ne veulent pas l'entendre, ou la trouvent déplacée, malséante, insupportable. Si les disciples ne le font pas, Jésus nous dit que ce sont les pierres, l'inanimé, le non-humain, la nature qui devront le faire, qui continueront à le faire³⁹. Car il est inenvisageable pour Dieu que sa Parole soit réduite au silence, faute d'envoyés pour « prophétiser », pour accepter de se faire la voix de Dieu. Ceci nous évoque Saint Jean le baptiste proclamant : « *je vous déclare que de ces pierres-ci Dieu peut susciter des enfants à Abraham* » (Mt 3, 9), et donc des hommes collaborant au projet de Dieu.

Nous n'avons pas choisis d'être prophètes ; dans le baptême, nous sommes choisis, et nous n'avons pas à choisir d'être ou non prophètes : nous en recevons la charge, et donc la charge de vivre et parler en prophète.

Concernant la responsabilité royale de tous les baptisés, cette charge commence par un regard sur le monde dans lequel le baptisé baigne, un regard « bienveillant », un regard qui veut le meilleur pour celui que je rencontre : comme nous l'avons vu lors de la première causerie, en parlant de la manière dont Jésus s'adresse aux hommes (cf. le modèle évangélique d'humanisme, l'évangélisation des hommes sécularisés), il s'agit de croire en l'homme, de croire en la vie. Ce regard entraîne une manière de vivre le service de l'homme et de la vie du monde: « *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir* » ou « *celui qui veut être le premier se fasse le serviteur de tous* ». C'est bien le paradoxe du Christ-Roi sur lequel l'Eglise a beaucoup médité, mais en assumant pleinement et sereinement le paradoxe, via le primat donné au service.

C'est le fondement même de la responsabilité de tout baptisé : le service de l'homme, de tout homme, à commencer par les pauvres et les exclus. En étant disciples, c'est-à-dire en ayant écouté Jésus et en l'ayant regardé vivre au contact des pauvres, des malades, des exclus, en cherchant à l'imiter, peut-on vraiment imaginer que le service dont parle Jésus soit purement matériel ou psychologique (bienfaisance, soins, écoute, ...), relevant du seul homme biologique et psychique, et ne concerne en rien le témoignage et l'annonce de la Bonne nouvelle, avec l'enjeu de l'homme « spirituel », de l'homme nouveau issu de la seconde naissance de l'eau et de l'Esprit ?

Gardons aussi en mémoire que les laïcs doivent assumer comme leur tâche propre le renouvellement de l'ordre temporel... Membres de la cité, ils ont à coopérer avec les

³⁹ Cf. notamment le Psaume 19 : « *Les cieux racontent la gloire de Dieu, Et l'étendue manifeste l'oeuvre de ses mains. Le jour en instruit un autre jour, La nuit en donne connaissance à une autre nuit....* »

autres suivant leur compétence particulière, en assumant leur propre responsabilité et à chercher partout et en tout la justice du Royaume de Dieu, c'est-à-dire l'ajustement à la volonté de Dieu, au projet de Dieu pour l'homme.

Au terme de ces quelques réflexions sur la logique du baptême et sur l'anthropologie de la seconde naissance de l'eau et de l'Esprit, il semble difficile de ne pas accepter que la condition de disciple soit indissociable de la condition d'envoyé en mission pour annoncer la Bonne nouvelle. C'est donc à juste titre que le pape François refuse qu'on sépare disciple de missionnaire, comme si c'était un choix facultatif, un qualificatif substituable, une option que l'on choisirait ou non de cocher dans le programme de vie du baptisé qui devient disciple du Christ. Le baptisé est donc nécessairement un disciple-missionnaire.

Ce que l'Eglise nous dit sur la logique circulaire de l'évangélisation

Le Directoire Général pour la Catéchèse (DGC), proposé par la Congrégation du Clergé, a été publié en 1997. Il nous présente l'évangélisation comme un processus de conversion en dégagant quatre étapes qui correspondent assez fidèlement à celles du décret sur la justification du Concile de Trente :

- l'intérêt pour l'Évangile,
- la conversion,
- la profession de foi,
- le chemin vers la perfection (vers la sanctification, la divinisation : cf. supra).

C'est en fonction de cette structure fondamentale qu'est décrit le processus d'évangélisation. C'est pourquoi, l'évangélisation doit être conçue comme le processus par lequel l'Eglise, animée par l'Esprit, annonce et diffuse l'Évangile dans le monde entier selon six modalités, dont on notera que les deux premières ne relèvent pas de l'annonce explicite de la Bonne nouvelle :

- L'Eglise, animée par la charité, imprègne et transforme tout l'ordre temporel, en assumant et en renouvelant les cultures ;
- Elle témoigne parmi les peuples de la nouvelle manière d'être et de vivre qui caractérise les chrétiens ;
- Elle proclame explicitement l'Évangile, au moyen de la « première annonce », en appelant à la conversion ;

- Elle initie à la foi et à la vie chrétienne, par la « catéchèse⁴⁰ » et les « sacrements d'initiation », ceux qui se convertissent à Jésus-Christ, ou ceux qui recommencent à marcher à sa suite, en incorporant les uns et les autres dans la communauté chrétienne ;
- Elle développe sans arrêt le don de la communion chez les fidèles, par l'éducation permanente de la foi (homélie, autres formes du ministère de la Parole), les sacrements et l'exercice de la charité ;
- Elle ne cesse de promouvoir la mission, en envoyant tous les disciples du Christ annoncer l'Évangile, en paroles et en œuvres, dans le monde entier.

Il s'agit, on le voit, d'un chemin « en boucle » : le dernier point nous ramène au premier, celui qui a été évangélisé devient évangéliste à son tour, y compris lorsqu'il n'annonce pas explicitement la Bonne nouvelle.

Quatre axes de la mission explicite peuvent être dégagés à partir de ce processus :

- La première annonce de l'évangile,
- La catéchèse,
- La célébration des sacrements,
- L'animation des communautés chrétiennes (faire vivre celle-ci et susciter une annonce de l'évangile en paroles et en œuvres).

La mission de l'Église se déploie donc structurellement selon quatre dimensions : la première annonce, la catéchèse, la liturgie et la diaconie (le service). Tout disciple-missionnaire est personnellement concerné par l'ensemble de ces quatre dimensions.

⁴⁰ Le mot catéchèse vient du verbe grec *κατηχῶ* (catèchô) dans lequel on reconnaît la racine du mot écho. Ce verbe signifie d'abord retentir, résonner. Puis de façon dérivée : faire retentir aux oreilles, d'où instruire de vive voix. La catéchèse est un enseignement oral. Le verbe apparaît sept fois dans le Nouveau Testament. On le trouve en particulier dans le prologue de l'Évangile selon saint Luc : "*Afin que tu te rendes bien compte de la solidité des paroles qui t'ont été enseignées*" (Luc 1,4).

Notons aussi ce qu'écrivait saint Paul aux Galates : "*Que celui qui est instruit (catéchumènes, qui a donné le mot français catéchumène) de la parole fasse part de toute sorte de biens à celui qui l'instruit (catèchounti : le catéchiste)*" (Galates 6,6). Nous voyons grâce à ce texte que dans l'Église primitive un enseignement oral fondamental était donné à celui qui devenait chrétien. Nous voyons aussi que les notions fondamentales de catéchèse, de catéchumène et de catéchiste sont aussi anciennes que l'Église.

Quant au contenu de cet enseignement, il est évoqué dans la lettre aux Hébreux. L'auteur affirme que ses lecteurs sont bien incapables de recevoir l'enseignement qu'il s'apprête à leur donner et que, néanmoins, laissant de côté l'enseignement élémentaire qui leur conviendrait, il va quand même leur transmettre cet enseignement parfait : "*C'est pourquoi, laissant de côté l'enseignement initial sur le Christ, tendons à ce qui est parfait, sans poser de nouveau le fondement du renoncement aux œuvres mortes, de la foi en Dieu, de la doctrine des baptêmes, de l'imposition des mains, de la résurrection des morts, et du jugement éternel.*" (Hébreux 6,1-2)

La catéchèse est un enseignement qui suppose des rencontres régulières et un programme mais on espère que cet enseignement va susciter et développer une expérience spirituelle. Nous avons besoin d'écouter pour grandir. Et toute la Bible atteste que Dieu passe par la parole des hommes. Ce que saint Paul affirme en Romains 10,14 : "*comment croire sans écouter ?*" est de toute évidence en pleine conformité avec la tradition juive et le simple bon sens. Croire c'est écouter, méditer et mettre en pratique. Pour cela il faut que quelqu'un parle, explique et exhorte. Qu'on appelle cette prise de parole, première annonce, kérygme, catéchèse ou prédication, il faut bien admettre que cette prise de parole n'est pas sans analogie avec l'enseignement. Dans tous les cas il s'agit d'exercer le ministère de la parole, ce que classiquement, on nomme le « *munus docendi* », la charge d'enseignement.

**« Soyez toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en vous⁴¹ »
(1Pi 3, 15)**

Notons tout d'abord que ce qui est « remarqué » chez les chrétiens, et ce dont il faudra rendre compte n'est pas la foi, mais l'espérance⁴². C'est bien l'espérance qui est, pour celui qui regarde de l'extérieur, la caractéristique première du chrétien⁴³. Je ne prends pas grand risque à souligner que ce qui était vrai du temps de l'apôtre Pierre l'est encore en 2020. Ce dont nous sommes redevables vis-à-vis de celles et ceux qui nous le demandent porte sur le sens que la foi donne à la vie.

Le mot « espérance » englobe certes la foi dans son contenu et son élan, mais en lui donnant sa dimension vitale⁴⁴ et historique. Il ne s'agit donc pas prioritairement de « donner un cours » de théologie, ni de faire étalage de ses sentiments et de son affect, mais de proposer un témoignage engagé de sa foi au point de montrer comment elle affecte toute sa vie. Cela passe par la parole, certes en partie par un « discours » qui montre du sens, mais en fait par un dialogue (parfois sans mots) qui part de la situation, des certitudes et des questions de celui qui nous demande de « rendre compte de l'espérance qui est en nous ». Si notre espérance est en fait purement formelle, en rendre compte sera difficile. Si elle nous fait vivre, nous n'avons aucune crainte à avoir.

Est-ce facultatif ? Dans son livre de commentaire sur la première lettre de Pierre, Samuel Bénétreau (1926-2018), pasteur évangélique et exégète du Nouveau Testament, affirme que l'expression grecque « Aiteïn logon » relève aussi du vocabulaire de la comptabilité. Il en conclut que : « Répondre à qui interroge... c'est s'acquitter d'une dette. Le chrétien est redevable à l'égard des autorités, des frères et aussi de tous (1 P 2.17 ; Rm 13.7-8). Le non-chrétien en particulier a droit à des explications, de même qu'à un comportement cohérent avec la confession de la foi, comme le v.16 va le rappeler. »

⁴¹ 1 Pierre 3, 15-16 : κύριον δὲ τὸν Χριστὸν ἀγιάσατε ἐν ταῖς καρδίαις ὑμῶν, ἑτοιμοὶ ἀεὶ πρὸς ἀπολογίαὶν παντὶ τῷ αἰτοῦντι ὑμᾶς **λόγον** περὶ τῆς ἐν ὑμῖν ἐλπίδος, ἀλλὰ μετὰ πραΰτητος καὶ φόβου, συνείδησιν ἔχοντες ἀγαθὴν, ἵνα ἐν ᾧ καταλαλεῖσθε κατασχυρθῶσιν οἱ ἐπιηραζόντες ὑμῶν τὴν ἀγαθὴν ἐν Χριστῷ ἀναστροφὴν.

⁴² « **L'évangélisation contient donc aussi la prédication de l'espérance dans les promesses faites par Dieu dans la nouvelle alliance en Jésus-Christ ; la prédication de l'amour de Dieu envers nous et de notre amour pour Dieu ; la prédication de l'amour fraternel pour tous les hommes — capacité de don et de pardon, de renoncement, d'aide aux frères — qui, dérivant de l'amour de Dieu, est le noyau de l'évangile ; la prédication du mystère du mal et de la recherche active du bien.** » (Paul VI dans « Evangelii nuntiandi », 1975)

⁴³ Ce n'est pas dévaloriser la charité, l'amour en acte, mais reconnaître que certains non-croyants peuvent manifester une charité aussi grande, voire plus grande que la nôtre. La caractéristique de la charité chrétienne réside dans ce qui ne se voit pas, sa source : l'amour en Jésus-Christ.

⁴⁴ Vitale parce que le fait d'attendre de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera oriente de façon décisive la vie et les choix du croyant aujourd'hui. C'est parce qu'il croit que ce qui est immédiat et visible n'est pas toute la réalité que le croyant peut faire un choix éthique coûteux sur le plan social, renoncer à un avantage immédiat ou à court terme d'un point de vue pragmatique, ou dédaigner une gloire éphémère par amour pour le Seigneur et en vue d'un bonheur plus grand et plus durable.

Historique parce que le fait de porter ses regards sur l'accomplissement de toutes choses inscrit le croyant dans une histoire qui a un commencement avec la Création, une logique orientée avec l'histoire de la Révélation et la présence active de l'Esprit saint, et une fin où tout sera récapitulé en Dieu.

L'expression grecque utilisée par l'évangile dans l'expression « rendre compte » comprend le mot « logos »⁴⁵, un mot difficile à traduire en français tant il est riche de significations possibles, et peut donc porter à la fois plusieurs sens. Outre le registre de la parole, il évoque le discours (l'action de parler, la parole comme faculté de parler, l'habileté et la pratique dans la parole, un genre ou un modèle de discours, un discours continu et suivi, une « instruction »), une doctrine, un enseignement, quelque chose rapportée en parole, une narration, un récit, Dans le contexte d'un dialogue, il semble raisonnable de considérer que nous sommes aussi dans le registre du discernement et de l'argumentation, de la justification par le recours à la raison, dans le registre de l'intellect et de la connaissance à la fois sensible et intellectuelle, tout ce que l'hébreu met derrière le mot « coeur »⁴⁶.

Comme nous l'avons mentionné fin 2017, au tout début du premier cycle de causeries consacré au Credo, considérer que la raison est capable de nous dire quelque chose sur Dieu, du fait même que l'homme est créé à l'image de Dieu, est la doctrine constante de

⁴⁵ Le terme grec *lógos* n'a pas d'équivalent en français qui recouvre l'ensemble de ses acceptions et usages : il peut en effet désigner la parole, le discours, l'énoncé, la relation mais peut aussi signifier « rapport », « raison », « raisonnement », « définition » ou encore « argumentation ». Dans la pensée grecque antique, le *logos* (grec ancien *λόγος* *lógos* « parole, discours, raison, relation ») est au départ le discours parlé ou écrit. Par extension, *logos* désigne également la raison, forme de pensée dont on considère qu'elle découle de la capacité à utiliser une langue (grec *γλῶσσα* / *glossa*, *γλῶττα* / *glotta* « langue »). De l'idée de *logos* dérive celle de logique (au sens large par opposition à la logique mathématique moderne), qui correspond dans le monde latin à la rationalité, l'art de la pensée verbale juste.

⁴⁶ Tertullien écrit précisément le Traité sur le baptême « *pour instruire les catéchumènes et pour convaincre les fidèles de ne pas se contenter de croire dans la simplicité de leur cœur mais d'étudier les motivations de ce qui leur est enseigné. La foi, dénuée de fondement, par ignorance, ne repose que sur des présomptions* » (De bapt. 1, 1).

Notons par ailleurs que le mot hébreu désignant le cœur va bien au-delà de l'acception un peu trop sentimentale que nous lui connaissons en français, mais qu'il permet d'exprimer une dimension très profonde de la personne en ce qu'elle a de plus grand, de plus noble, de plus ressemblant à Dieu, puisque l'Ancien Testament attribue déjà un « cœur » à Dieu (Cf. le psaume XXXII (Les pensées de son cœur demeurent de génération en génération ...)). Pour une mentalité hébraïque, la pensée vient du cœur, tandis que nous autres aurions tendance à dire qu'elle vient de l'intellect.

Le mot hébreu pour cœur, *lev* (לב) se trouve des centaines de fois dans la Bible. Dans la mentalité biblique, *lev* est bien plus que l'organe qui pompe inlassablement le sang dans nos veines. *Lev* est l'organe humain central. Il représente le moi intérieur. C'est ce qui nous fait aimer, pleurer, pécher et compatir. Pour cette raison, en hébreu originel de la Bible, d'innombrables qualités morales sont exprimées en utilisant le mot *lev*.

La joie, la tristesse, l'irritation ou le regret sont associés au cœur, tout comme la confiance et le courage. Le cœur est aussi l'organe de mémoire, le principe d'intelligence, la faculté d'imagination et de représentation, mais aussi l'instance morale, traduisant ainsi une conception à la fois intégrée et intégrale de l'être humain.

L'Eglise catholique, depuis Saint Paul⁴⁷, dans le sillage de la réflexion juive et dans la fidélité à son originalité totale dans le contexte des peuples environnants. Au Concile Vatican I, avec la constitution, « Dei Filius »⁴⁸, **l'Eglise affirme même explicitement que la foi ne s'oppose en rien à la raison, tout en réagissant à l'excès inverse** : la foi n'est pas non plus qu'une adhésion purement rationnelle où la grâce n'interviendrait pas. Le Concile précise donc que l'acte de foi est en même temps un acte surnaturel, rationnel et volontaire.

L'Encyclique « La Foi et la Raison » de Jean-Paul II (1998) dénonce (une nouvelle fois) l'erreur du fidéisme « *qui ne reconnaît pas l'importance de la connaissance rationnelle et du discours philosophique pour l'intelligence de la foi, plus encore pour la possibilité même de croire en Dieu* ». Rappelons également l'insistance mise par Benoît XVI à souligner que le culte de la foi sans la raison, comme celui de la raison sans la foi amputent l'homme de sa liberté et le placent dans une forme d'aliénation. Contre le positivisme et contre le fidéisme, c'est l'union de la foi et de la raison, chacune éclairant l'autre, qui permet à

⁴⁷ Romains 1, 18-23 : « *En effet, la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes, qui tiennent la vérité captive dans l'injustice; car ce qu'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste: Dieu en effet le leur a manifesté. **Ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses oeuvres, son éternelle puissance et sa divinité**, en sorte qu'ils sont inexcusables; puisque, ayant connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu comme à un Dieu gloire ou actions de grâces, mais ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements et leur coeur inintelligent s'est enténébré: dans leur prétention à la sagesse, ils sont devenus fous et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible contre une représentation, simple image d'hommes corruptibles, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles.* ».

⁴⁸ Vatican I apporte une précision intéressante sur le développement du dogme. Le dogme en tant qu'effort rationnel pour mieux définir la foi est le fruit du mariage de la foi et de la raison ; pourtant le dogme n'aboutira jamais à une mise au clair absolue et définitive des «vérités de la foi». Ce Concile considère même qu'il est contraire à la foi de prétendre y arriver, « *car par nature les mystères divins surpassent de telle façon la raison créée que même après que ces vérités ont été transmises par la Révélation et qu'elles ont été reçues dans la foi, elles restent cependant recouverte par le voile de la foi elle-même et enveloppées d'ombre aussi longtemps que nous pèlerinons loin du Seigneur dans cette vie mortelle. Car nous cheminons dans la foi, non dans la clarté (cf. 2 Cor 5,6ss).* » (Vatican I). Cette citation de Vatican I à propos du dogme est significative du souci d'équilibre que l'Eglise veut établir entre la foi et la raison.

l'homme et à la société d'échapper à la violence et à la barbarie : cf. les discours de Ratisbonne⁴⁹ (2006) et de Westminster⁵⁰ (2010).

Nous ne sommes pas du tout dans l'univers culturel et religieux de Luther⁵¹ qui estime que la raison est irrémédiablement corrompue et pervertie par le péché originel, et est donc incapable de cette démarche, d'où la tentation récurrente du fidéisme sentimental dans certains courants protestants : la foi est alors considérée alors comme une affaire d'expérience et de sentiment personnels, avec le risque (la probabilité) que les bons sentiments ne sont plus ressentis et que les confrontations arrivent. Malheureusement cette tentation contamine parfois certains courants catholiques, alors que d'une manière certes un peu provocante, on pourrait dire que le catholicisme est d'une certaine manière « rationaliste ».

Rendre compte de notre espérance suppose donc d'accepter, non pas seulement les questions triées auxquelles nous choisissons de répondre, mais bien la totalité du

⁴⁹ «... la foi de l'Église s'en est toujours tenue à la conviction qu'entre Dieu et nous, entre son esprit créateur éternel et notre raison créée, existe une réelle analogie, dans laquelle – comme le dit le IV^e Concile du Latran, en 1215 – les dissimilitudes sont infiniment plus grandes que les similitudes, mais sans supprimer l'analogie et son langage. Dieu ne devient pas plus divin si nous le repoussons loin de nous dans un pur et impénétrable volontarisme, mais le Dieu véritablement divin est le Dieu qui s'est montré comme Logos et qui, comme Logos, a agi pour nous avec amour. Assurément, comme le dit Paul, l'amour « surpasse » la connaissance et il est capable de saisir plus que la seule pensée (cf. Ep 3, 19), mais il reste néanmoins l'amour du Dieu-Logos, ce pourquoi le culte chrétien est, comme le dit encore Paul, « λογική λατρεία », un culte qui est en harmonie avec la Parole éternelle et notre raison (cf. Rm 12, 1)»

Citation intégrale de la partie du discours qui a suscité la réaction violente de l'opinion publique dans de nombreux pays musulmans : «Il (l'empereur Manuel II Paléologue, vassal du sultan des turcs) dit (à son interlocuteur musulman) : « Montre moi ce que Mahomet a apporté de nouveau et tu ne trouveras que du mauvais et de l'inhumain comme ceci, qu'il a prescrit de répandre par l'épée la foi qu'il prêchait ». Après s'être prononcé de manière si peu amène, l'empereur explique minutieusement pourquoi la diffusion de la foi par la violence est contraire à la raison. Elle est contraire à la nature de Dieu et à la nature de l'âme. « Dieu ne prend pas plaisir au sang, dit-il, et **ne pas agir selon la raison ('οὐν λόγῳ') est contraire à la nature de Dieu**. La foi est fruit de l'âme, non pas du corps. Celui qui veut conduire quelqu'un vers la foi doit être capable de parler et de penser de façon juste et non pas de recourir à la violence et à la menace... Pour convaincre une âme douée de raison, on n'a pas besoin de son bras, ni d'objets pour frapper, ni d'aucun autre moyen qui menace quelqu'un de mort... »

⁵⁰ «La tradition catholique soutient que les normes objectives qui dirigent une action droite sont accessibles à la raison, même sans le contenu de la Révélation. Selon cette approche, le rôle de la religion dans le débat politique n'est pas tant celui de fournir ces normes, comme si elles ne pouvaient pas être connues par des non-croyants – encore moins de proposer des solutions politiques concrètes, ce qui de toute façon serait hors de la compétence de la religion – mais plutôt d'aider à purifier la raison et de donner un éclairage pour la mise en œuvre de celle-ci dans la découverte de principes moraux objectifs. Ce rôle « correctif » de la religion à l'égard de la raison n'est toutefois pas toujours bien accueilli, en partie parce que des formes déviantes de religion, telles que le sectarisme et le fondamentalisme, peuvent être perçues comme susceptibles de créer elles-mêmes de graves problèmes sociaux. **A leur tour, ces déformations de la religion surgissent quand n'est pas accordée une attention suffisante au rôle purifiant et structurant de la raison à l'intérieur de la religion.** Il s'agit d'un processus à deux sens. Sans le correctif apporté par la religion, d'ailleurs, la raison aussi peut tomber dans des distorsions, comme lorsqu'elle est manipulée par l'idéologie, ou lorsqu'elle est utilisée de manière partielle si bien qu'elle n'arrive plus à prendre totalement en compte la dignité de la personne humaine.»

⁵¹ « La raison, c'est la plus grande putain du diable ... qu'on devrait fouler aux pieds et détruire, elle et sa sagesse. Jette-lui de l'ordure au visage pour la rendre laide. Elle est et doit être noyée dans le baptême. Elle mériterait, l'abominable, qu'on la relègue dans le plus dégoûtant lieu de la maison, aux cabinets. »

questionnement qui nous est posé (et parfois opposé), en entrant aussi sur le terrain de l'argumentation selon la raison. Les chrétiens, dans la démarche d'évangélisation, ne peuvent pas se limiter aux seuls domaines affectif et éthique : ils doivent aussi avoir et rendre compte du fait que la « doctrine » chrétienne est désirable et cohérente, qu'elle repose sur des principes de base que l'on peut examiner et « discuter », qu'elle s'adresse à l'homme tout entier (indissociablement homme psychique et homme spirituel) et pas à un homme partiel qui serait contraint de se mutiler pour « croire ». Nous y reviendrons longuement lors de la troisième causerie.

Cela ne signifie pas du tout que tout homme a le même besoin d'exigence intellectuelle lorsqu'il se confronte à la « Bonne nouvelle », ni que chaque chrétien doit être titulaire d'un (ou plusieurs) doctorat(s) en théologie pour être évangéliste⁵². Rappelons que ce que nous avons dit lors de la première causerie : nous ne sommes jamais évangélistes tout seuls. C'est l'Eglise qui évangélise, avec la diversité des charismes de chacun. Et en dernier recours, rappelons nous que c'est l'Esprit saint qui est l'évangéliste en chef.

Mais chacun de nous est tôt ou tard confronté à « rendre compte » de son espérance, et à le faire avec ses mots « à lui », de témoin, selon la logique du témoignage que nous avons vue lors de la précédente causerie. Chacun de nous est concerné par le processus d'évangélisation, et porte, à la place qui est la sienne, la charge de ne pas rester silencieux. « *Mais comment feront-ils appel à lui s'ils n'ont pas cru en lui ? Et comment croiront-ils en lui s'ils ne l'ont pas entendu ? Et comment entendront-ils s'il n'y a personne pour le leur annoncer ?* » (Rm 10.14)

« Moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance. » (Jn 10, 10)

A la lumière de ce que nous avons dit sur la seconde naissance, il est manifeste que la vie possédée en abondance dont parle Christ, qui est l'objet même de sa venue, est la vie de l'esprit, la vie dans l'Esprit.

Le terme grec présentement traduit par « en abondance » est perisson (περισσόv), qui signifie : en excès, beaucoup, hors mesure, en plus, en superflu, une quantité qui dépasse largement ce à quoi on s'attendrait. Le mot grec n'est pas facile à traduire, car il signifie plus ou moins : « ce qui nous a été donné en plus alors que nous ne l'espérions pas ». On peut donc le comprendre comme une sorte de superlatif, que l'on traduit alors par « en abondance », et il est vrai que l'abondance, c'est ce qui vient en plus de ce que nous considérons comme « normal », en plus des besoins élémentaires pour vivre. Mais dans le contexte de nos sociétés de l'abondance, n'oublions jamais la dimension de l'excès, de la surabondance qui va bien au-delà de nos besoins humains.

Quand Jésus transforme l'eau en vin à Cana, sans doute à une heure déjà assez avancée du repas de noce, puisque le vin prévu est totalement épuisé, il « offre » aux jeunes époux six jarres de deux ou trois mesures de bon vin (Jn 2, 6), c'est-à-dire une quantité située

⁵² 1 Corinthiens 2, 1-5 : « *Pour moi, quand je suis venu chez vous, frères, je ne suis pas venu vous annoncer le mystère de Dieu avec le prestige de la parole ou de la sagesse. Non, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié. Moi-même, je me suis présenté à vous faible, craintif et tout tremblant, et **ma parole et mon message n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse**; c'était une démonstration d'Esprit et de puissance, pour que votre foi reposât, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu.* »

entre 480 et 720 litres ! Avec cette quantité phénoménale, a priori sans rapport raisonnable avec le besoin très pratique repéré par Marie au cours du repas de noce, on peut faire la fête comme jamais. Jésus n'y va pas dans les demi-mesures. Au contraire, l'abondance de vin semble démesurée. On le sait, dans la tradition juive (et pas seulement elle), un bon vin donne la joie de vivre et favorise la communion entre ceux qui le partagent. Cette histoire illustre que le projet de Jésus est de nous faire entrer dans une relation d'alliance avec Dieu et avec les autres qui nous permettra de goûter à la vie en abondance, et même en surabondance.

Quand Jésus, à deux reprises⁵³, multiplie les pains et les poissons pour une foule affamée, il reste « douze pleins couffins » la première fois (Mt 14, 20) et « sept pleines corbeilles » la seconde fois (Mt 15, 37). Quand Dieu agit, il agit sur le mode de l'abondance, et même de l'excès. Il y a du reste, du « rab », du « trop » qui en apparence ne sert à rien, mais qui témoigne de la logique déjà présente du « banquet du royaume », ... Rien n'est plus étranger à Dieu se manifestant en Jésus-Christ que de « calculer juste », d'ajuster l'offre avec la demande. Par rapport aux règles enseignées dans les écoles de commerce, il est totalement « à côté de la plaque », dans une toute autre logique⁵⁴.

Comme l'Évangile selon Mathieu (Mt 13, 12) le rapporte dans la bouche de Jésus, et même deux fois (cf. aussi Mt 25, 29), ce qui en montre l'enjeu sans aucun doute très important, voire capital, tout à fait central pour la bonne compréhension du message de Jésus : « *A celui qui a, il sera donné, et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré.* ». On retrouve cette phrase choquante à cinq reprises dans les évangiles, dans trois contextes différents (parabole des talents, mais aussi parabole du semeur⁵⁵ et parabole de la mesure de grain⁵⁶).

C'est dire que dans la vie de l'esprit, celle de la seconde naissance de l'eau et de l'Esprit, nous expérimentons la grâce, la gratuité des dons de Dieu qui donne bien plus que ce que nous « méritons », bien plus que ce que nous avons donné, bien plus que ce dont nous avons besoin, bien plus que ce que nous osons espérer : c'est la loi de surabondance du don de Dieu dans la vie de l'esprit. Mais pour celui qui ne connaît que la vie biologique, la seule certitude qu'il a est que cette vie même

⁵³ Ces deux reprises ont un sens théologique et dévoilent ensemble le projet de Dieu à la lumière de ce qui est dit entre le récit de ces deux récits (notamment le récit de la cananéenne, qui face à Jésus qui lui dit : « *Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens.* », répond « *Oui, Seigneur, dit-elle, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.* », ce qui conduit Jésus à dire : « *Femme, ta foi est grande; qu'il te soit fait comme tu veux* ». Et, à l'heure même, sa fille fut guérie.)

La première multiplication des pains joue avec la symbolique des chiffres du peuple élu (5, comme le nombre des livres de la Torah, et 12 comme le nombre des tribus d'Israël), la seconde joue avec la symbolique des chiffres qui témoignent de l'humanité tout entière, de l'universalité et de la plénitude (4 et 7).

⁵⁴ Cf. aussi l'appel des premiers disciples en Lc 5, 1-11 et la pêche miraculeuse, où la barque de Pierre ne suffit pas, et où deux barques s'enfoncent sous le poids de la grande multitude de poissons, qui fait par ailleurs se rompre les filets.

⁵⁵ « *on donnera à celui qui a et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a !* » (Mt 13, 12)

⁵⁶ « *On vous mesurera avec la mesure avec laquelle vous mesurez et on y ajoutera pour vous. Car on donnera à celui qui a ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a.* » (Mc 4, 24)

lui sera un jour retirée, par la mort biologique : « A celui qui a, il sera donné, et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré. ».

Les « lois » de la vie psychique et celles de la vie de l'esprit sont radicalement différentes, et nous ne pouvons donc pas transposer nos comportements adaptés à la vie psychique dans la vie de l'esprit qui obéit à une tout autre logique, celle de l'amour, celle des Béatitudes : ce serait donc une lourde erreur, un vrai contresens. La loi de la vie dans l'esprit est la surabondance, à l'image de Jésus qui donne sans compter (noces de Cana et multiplications des pains et des poissons) : sont satisfaits les besoins « objectifs », mais il y a toujours de l'excès, du reste, du « rab » qui est une invitation à inviter toujours plus de gens au banquet du Royaume, une disposition d'amour. La loi de l'amour qui est la loi de la seconde naissance est l'amour sans mesure, selon ce qu'a bien compris et proclamé Saint Bernard de Clairvaux⁵⁷ : « *La mesure de l'amour c'est d'aimer sans mesure* »⁵⁸.

C'est la logique que nous rappelle le Bienheureux Franz Jägerstätter⁵⁹ dans le beau film de Terrence Malick « Une vie cachée », quand il ne cesse d'être accusé, y compris par le clergé, d'exagérer, d'en faire trop, d'en faire plus qu'il n'est raisonnable, en acceptant toutes les conséquences, y compris pour sa vie et sa famille, de son refus de prêter

⁵⁷ Bernard de Fontaine, abbé de Clairvaux, né en 1090 à Fontaine-lès-Dijon et mort le 20 août 1153 à l'abbaye de Clairvaux, est un moine bourguignon, réformateur de la vie monastique. C'était un homme entier, totalement dévoué à sa foi, qui n'acceptait pas les compromis. Son ardeur dans les prêches, sa rhétorique puissante le faisait craindre de certains, et suivre sans retenue par d'autres. « *Il parle avec une telle véhémence de langage, un tel désir d'arracher à l'inertie, que les moines pusillanimes devaient craindre sa présence trop assidue dans le monastères. Ceux qui l'avaient compris le suivaient avec ardeur. Bernard était très absolu* » (M-M Davy).

En s'acceptant tel qu'il est, grâce à la démarche d'humilité et de travail intérieur, l'homme connaissant sa propre misère devient capable de compatir à celle d'autrui. Selon Bernard de Clairvaux, on doit parvenir à aimer Dieu par amour de soi et non plus de Lui. La prise de conscience que l'on soit un don de Dieu ouvre à l'amour de tout ce qui est à Lui. Cet amour est, pour Bernard, le seul chemin qui permette d'aimer comme il le faut son prochain puisqu'il permet de l'aimer en Dieu. Finalement, après ce cheminement intérieur on parvient au dernier stade de l'amour qui est d'aimer Dieu pour Dieu et non plus pour soi.

⁵⁸ Cf. « De diligendo Deo » au chapitre I de son Traité sur l'Amour de Dieu (De diligendo Deo – Le devoir d'aimer Dieu), composé après 1126 mais pas au-delà des années trente du XIIe siècle. Voilà ce qu'il y est dit exactement : « *Vous voulez donc que je vous dise pourquoi et comment on doit aimer Dieu ? Je réponds brièvement : la raison pour laquelle on aime Dieu, c'est Dieu lui-même ; et la mesure de cet amour, c'est de l'aimer sans mesure* ».

⁵⁹ Franz Jägerstätter, né le 20 mai 1907 à St. Radegund, près de Salzbourg, et guillotiné le 9 août 1943 à Berlin, est un simple paysan autrichien qui n'est jamais allé au-delà de l'école primaire de son village, et qui, au contact de sa femme, a connu une véritable conversion. Croyant fervent, refusant l'allégeance à un régime qu'il considère comme intrinsèquement mauvais et ennemi du Christ, il devient objecteur de conscience en refusant de prêter serment à Hitler au nom de sa foi. Victime du régime nazi, il est vénéré comme bienheureux et martyr par l'Église catholique. Comme l'a rappelé le Cardinal Schönborn dans une homélie, ceux qui pensent que la béatification d'un homme qui a refusé de servir dans l'armée sous Hitler équivaut à une condamnation par l'Église de tous ceux qui ont participé à la guerre n'ont pas compris le geste. A cette accusation, les mots même de Jägerstätter répondent clairement : « *J'ai reçu la grâce de reconnaître cela (i.e. l'impossibilité de concilier Hitler et le Christ) et c'est pourquoi je dois suivre ma conscience* ». « *Il ne m'appartient pas de juger les autres* », répétait-il inlassablement : « *Nous pouvons condamner l'idée ou le sentiment national-socialiste, mais pas l'homme lui-même* ».

serment à Hitler au nom de son adhésion au Christ. Ce martyr illustre par sa vie donnée ce qu'il a écrit à sa femme Fani : « *Les adversaires de saint Paul l'ont ridiculisé quand il s'est donné avec un zèle infini pour sauver les âmes. Le slogan : « il ne faut rien exagérer » est toujours propre à ceux qui ne sont pas guidés par l'amour du Christ, mais par l'amour-propre et la crainte de sortir de sa zone de confort* ». Mais pouvons-nous vraiment envisager de sortir spontanément et à la seule force de notre volonté de notre zone de confort ? N'est-ce pas seulement avec la force de l'Esprit saint, dans la vie de l'esprit où nous sommes re-nés ?

Si nous sommes né à nouveau de l'eau et de l'esprit, si nous sommes baptisés dans le Christ, nous devons logiquement nous comporter à l'image du Christ, c'est-à-dire en donnant sans compter à celles et ceux qui nous entourent, sans avoir peur de nous donner nous-mêmes. Plus encore, nous sommes invités, à son image, à donner sans mesure, sans calcul, sans avoir peur d'« exagérer », de telle façon qu'il y a toujours du reste, du « rab » pour celles et ceux qui sont invités au banquet du Royaume et qui ne sont aujourd'hui pas là. Il s'agit bien de donner sans compter, car ce qui compte vraiment est ce qui nous échappe, ce qui déborde de notre coeur, ce qui « produit » de l'attraction⁶⁰ pour ainsi dire « à l'insu de notre plein gré ».

Nous portons donc dans notre coeur et notre vie de communion avec le Christ non seulement celles et ceux que nous identifions déjà comme nos soeurs et nos frères, mais aussi celles et ceux que nous découvrirons un jour comme nos « prochains », celles et ceux que nous trouverons peut-être un jour sur notre route, sans les avoir choisis, ni avoir choisi le moment : le bon samaritain savait-il à l'avance que le blessé qu'il allait trouver sur sa route était son « prochain » en Dieu ? Le disciple du Christ, s'il prend au sérieux sa vocation d'être un « autre Christ », ne peut pas ne pas intégrer dans son champ de vision tous les hommes que Dieu aime, donc tous les hommes, et pas seulement les hommes dont nous pensons qu'ils aiment Dieu, comme nous en avons souvent la tentation.

« *Baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit !* » **C'est en effet bien dans la vie trinitaire que nous avons été plongés.** Non seulement en référence au Père Créateur et au Fils Sauveur, mais encore à l'Esprit Sanctificateur. Ce n'est pas grâce à nos propres forces que nous pouvons configurer notre vie à celle du Christ, mais en laissant l'Esprit Saint agir en nous, en le laissant nous sanctifier, nous unir au Père et au Fils. L'Esprit Saint a-t-il trouvé sa place dans nos vies, n'est-il qu'une notion intellectuelle ou est-il parvenu jusqu'à notre coeur et à nos entrailles⁶¹ ?

⁶⁰ cf. l'expression chère à Benoît XVI et au pape François : « *L'Eglise croit par attraction* », en écho à l'Evangile selon Saint Jean : « *Et moi, une fois élevé de terre, le les attirerai tous à moi* » (Jn 12, 32) et « *Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'envoyé ne l'attire* » (Jn 6, 44).

⁶¹ « *Lorsqu'on arrivait à la porte de son ermitage, le père Séraphin, du mont Athos, avait l'habitude de vous observer de la façon la plus indécente : de la tête aux pieds pendant cinq longues minutes, sans vous adresser le moindre mot. Ceux que ce genre d'examen ne faisait pas fuir pouvaient alors entendre le diagnostic cinglant du moine : « - Vous, Il n'est pas descendu en dessous du menton. - Vous, n'en parlons pas. Il n'est même pas entré. - Vous, ce n'est pas possible, quelle merveille. Il est descendu jusqu'à vos genoux. » C'est du Saint-Esprit bien sûr qu'il parlait et de sa descente plus ou moins profonde dans l'homme. Quelquefois dans la tête, mais pas toujours dans le coeur ou dans les entrailles... Il jugeait ainsi la sainteté de quelqu'un d'après son degré d'incarnation de l'Esprit. L'homme parfait, l'homme transfiguré, pour lui c'était celui qui était habité tout entier par la présence de l'Esprit Saint de la tête aux pieds. « Cela je ne l'ai vu qu'une fois chez le starets Silouane, c'était vraiment un homme de Dieu, plein d'humilité et de majesté. » » (Jean-Yves Leloup, *Ecrits sur l'hésychasme*, Albin Michel, 1990)*

Il ne suffit pas de donner de ce que nous avons, il nous faut aussi donner ce que nous sommes, comme Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face nous y invite sur sa voie « ordinaire » : « *Aimer, c'est tout donner et se donner soi-même.* ». Sainte Thérèse qui voulait « *faire de manière extraordinaire des choses ordinaires* » et qui disait : « *J'ai choisi l'amour du Seigneur dans chaque chose ordinaire, alors je mettrai tant de cœur à les rendre extraordinaires* ».

Vivre sous le régime de la surabondance, à l'image du Christ, c'est le programme de la mission, ce pour quoi nous sommes envoyés par le Christ, tout comme le Christ était envoyé par le Père. C'est cette manière « surabondante », « exagérée », qui fait de l'ordinaire un extraordinaire que nous participons vraiment à la vie de la Sainte Trinité, en vivant dans l'Esprit saint⁶². C'est de cette manière que nous sommes invités à connaître la divinisation, la sanctification qui est notre vocation de baptisé. La mission est donc partie intégrante de notre condition de disciple du Christ, nés une seconde fois non plus de la chair, mais de l'eau et de l'esprit.

L'envoi à la fin de la célébration eucharistique

« **ITE MISSA EST** », cette phrase en latin a, pendant des siècles, conclu la célébration eucharistique. Elle a même donné à la célébration eucharistique son nom de messe. Mais combien d'entre nous en connaissent la signification ?

Benoît XVI rappelait en 2005 : « *Dans le sens pré-chrétien du terme, "Ite, Missa est" était simplement une formule qui signifiait: "L'assemblée est dissoute, terminée". La liturgie romaine a choisi ce terme si sobre pour dire: "Notre assemblée est à présent terminée". Toutefois, celle-ci a trouvé peu à peu une signification plus profonde. Pour la Rome antique, elle signifiait uniquement: "C'est fini". "Missa" signifiait "démission". A présent, il ne s'agit plus de "démission", mais de "mission", car cette assemblée n'est pas une assemblée technique, bureaucratique, mais un moment passé avec le Seigneur, qui touche nos coeurs et nous communique une vie nouvelle.* »

C'est déjà ce que cherchait à dire en 1959 le P. Maurice Zundel : « [...] vous êtes dans l'Église, vous êtes l'Église, vous êtes envoyées par elle, vous êtes toujours dans la mission. **C'est ce que veut dire l'ite missa est : Allez, c'est la mission.** » (Silence, parole de vie, transcription d'une retraite donnée en 1959, éd. Anne Sigier, 1990, p. 168)

Donc, là où on aime à comprendre « *Allez, la messe est dite* », il vaudrait mieux entendre « **Allez, c'est un envoi** » ou « **Allez, c'est la mission** ». Le concile Vatican II a choisi pour l'envoi : « *Allez dans la Paix du Christ* ». Certes ceci ne correspond pas vraiment à la formule latine, mais la formule se rapproche de certaines formules orientales. En effet, les byzantins proclament « *Allons en paix* », tandis que les syriens disent « *Allez en paix, contents, joyeux, et priez pour moi.* ». Dans tous les cas, il y a un envoi : « **Allez**⁶³ ».

⁶² « *Il est vrai que cette confiance en l'invisible peut nous donner le vertige : c'est comme se plonger dans une mer où nous ne savons pas ce que nous allons rencontrer.* » (Evangelii gaudium)

⁶³ Cf. Luc 10, 3 : « **Allez !** Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu de loups.... » Rappelons-nous également l'ordre du Christ après l'apparition à ces disciples. « *Puis il leur dit : "Allez dans le monde entier. Proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui refusera de croire sera condamné.* " » (Mc 16, 15-16).

En effet la rencontre avec le Christ ne peut ni demeurer pour soi tout seul, ni rester sous silence :

- dans le récit des disciples d'Emmaüs, dès qu'ils reconnaissent le Christ, ils retournent à Jérusalem pour annoncer la Bonne Nouvelle. « *Alors ils se dirent l'un à l'autre : " Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route, et qu'il nous faisait comprendre les Écritures ?" A l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem.* » (Lc 2, 32-33) ;
- Saint Paul adresse aux Philippiens cette exhortation à partager ce qu'ils ont reçu et à en vivre avec les autres⁶⁴ : « *Mes frères, tout ce qui est vrai et noble, tout ce qui est juste et pur, tout ce qui est digne d'être aimé et honoré, tout ce qui s'appelle vertu et qui mérite des éloges, tout cela, prenez-le à votre compte. **Ce que vous avez appris et reçu, ce que vous avez vu et entendu de moi, mettez-le en pratique. Et le Dieu de la paix sera avec vous.*** » (Ph 4,8-9).

Cet « **Allez** », cet envoi, est donc à entendre comme un ordre de mission, comme si on disait : « Allez ! Le monde compte sur vous! Le monde a besoin de vous! ». Saint Augustin qui avait le sens de la formule disait : « **Deviens ce que tu as reçu** ». Or la nourriture partagée à l'eucharistie est bien le Corps du Christ. Le recevoir c'est accepter de se laisser transformer personnellement et communautairement par cette présence. C'est devenir comme lui solidaire de ses frères et soeurs, dans leurs besoins matériels comme dans leurs attentes, explicites ou implicites (cf. la vocation de l'homme), de nouvelle naissance dans l'esprit. Comme certains grands spirituels que nous avons déjà cités l'ont dit, il ne s'agit pas seulement d'imiter le Christ, mais de « devenir le Christ », « d'être le Christ » : imagine-t-on le Christ qui n'évangéliserait pas ? Voilà bien tout le sens de cet après qui nous attend au sortir de la messe. L'assemblée part en mission.

Terminons par cette gentille caricature (publiée par Familles chrétiennes) des chrétiens qui peinent à comprendre cet envoi en mission à la fin de la messe. Une caricature dit souvent quelque chose de vrai, mais quelque chose que nous n'aimons pas regarder en face.

⁶⁴ Les premiers chrétiens l'avaient bien compris, eux qui faisaient toujours suivre l'eucharistie par un repas avec les plus pauvres. C'est ainsi d'ailleurs que le christianisme se répandit. Le souci du plus fragile n'avait rien d'évident il y a 2000 ans. La plupart des civilisations d'alors étaient très brutales. Ce souci est un fruit du christianisme. Benoît XVI note qu'il a d'ailleurs fait sa force et contribué à son extension. Au point même que l'empereur Julien l'Apostat au IV^{ème} siècle accusa l'Église d'« acheter » ses nouveaux adeptes par du pain ! C'était bien mal connaître une Église qui dit que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais aussi de toute parole qui sort de la bouche de Dieu... Et ignorer cette parole du Christ : « *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* » (Mt 25, 40). Bien loin de considérer pauvres et affligés comme des assistés, les chrétiens les voient, depuis l'origine, comme « *le visage du Christ... la chair du Christ qui souffre* » (pape François, 25 juillet 2013).

